2e Année — N° 2 2me TRIMESTRE 1909

ANNALES THÉOSOPHIQUES

Recueil trimestriel
de Conférences et de Travaux originaux

SOMMAIRE

PARIS

PUBLICATIONS THÉOSOPHIQUES

10, RUE SAINT-LAZARE, 10

Prix du Numéro : 1 fr. 50

ANNALES THÉOSOPHIQUES

Les " **Annales Théosophiques** " *ont pour but de réunir sous forme de Revue trimestrielle, les conférences et les travaux qui auront été présentés dans les centres théosophiques français par des personnalités marquantes des principaux groupements spiritualistes et de la Société Théosophique.*

POUR LA RÉDACTION.

S'adresser à Gaston REVEL, directeur des " ANNALES THÉOSOPHIQUES "
1, Rue Marguerin, 1 — PARIS, 14e.

ABONNEMENTS :

FRANCE . . . 6 francs. -:- ÉTRANGER. . . 6 fr. 60

S'adresser à M. E. BAILLY, directeur de la LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT
10, Rue Saint-Lazare, 10 — PARIS, 9e.
ou à Mme ROUSSEAU, Bibliothécaire, Société Théosophique,
59, Avenue de la Bourdonnais, 59 — PARIS

(Voir la suite à la page 3 de la couverture.)

La Synthèse d'Orient et d'Occident [1]

PAR M. ALBERT JOUNET

Toutes les vérités sont... vraies. Cette évidence, trop évidente — et trop méconnue — les hommes auraient avantage à la méditer lorsque au nom de leurs doctrines, ils se frappent de mutuels anathèmes. Car nulle doctrine et nul homme ne sauraient vivre entièrement faits d'erreur. L'absence radicale de vérité, l'erreur absolue se confondraient avec le néant. Et rien ne peut être entièrement fait... de ce qui n'existe pas.

Donc il y a partout des vérités. Mais toutes sont vraies. Elles gardent, entre elles, au moins l'harmonie, l'unité de se maintenir également véritables.

Si l'on inculquait cette harmonie à l'intellect, il n'étoufferait pas la générosité de l'âme par la haine des « suppôts de l'erreur. »

Ces considérations prescrivent deux grands devoirs : celui de rassembler toutes les vérités dans leur Vérité une. Et celui de s'allier à tous sur les vérités qu'ils reconnaissent. Le premier devoir engendre la synthèse de vérité. Le second devoir, la synthèse de tolérance.

Lorsque des systèmes divers se trouvent en relation, il faut d'abord les associer par la synthèse de tolérance, découvrir les principes communs, et réserver les convic-

(1) Conférence faite au siège de la Société Théosophique, 59, avenue de La Bourdonnais, le 17 janvier 1909.

tions disparates. Il faut examiner ensuite si la disparité n'est pas illusoire et si la synthèse de tolérance ne s'achève pas en synthèse de vérité.

C'est la double réconciliation que je voudrais tenter aujourd'hui entre les doctrines de l'Orient et les doctrines de l'Occident.

Mais l'Orient et l'Occident sont des mondes. Et je ne dispose que d'un temps limité. J'étudierai de préférence la Théosophie et le Christianisme ésotérique.

∴

Le premier principe commun à la Théosophie et au Christianisme ésotérique, c'est la fraternité humaine.

En effet votre Société Théosophique inscrit, au début de son programme, cet article : « Former le noyau d'une Fraternité universelle de l'humanité sans distinction de race, de couleur et de croyance. »

Or le même principe existe dans le Christianisme ésotérique. Malgré les antipathies de race encore vivantes et les souvenirs, pas très anciens, de la traite des noirs, il est certain que le Christianisme commande une fraternité sans distinction de race et de couleur.

Mais sans distinction de croyance ? La preuve en paraît plus malaisée. Il faut regarder de près, aller chercher l'esprit, l'essence ésotérique du Christianisme, dans l'Évangile. Là vous trouverez la parabole du Samaritain. Le Samaritain est un schismatique. Il a secouru le blessé dont il ignore la croyance. Et c'est le schismatique généreux que le Christ impose pour modèle au scribe orthodoxe.

Le Christ lui-même, lorsqu'il annonce le Jugement dernier, ne dit pas des justes qu'ils ont donné à manger et à boire seulement aux orthodoxes mais à l'un des « plus petits d'entre ses frères ». Aucune mention de croyances, de dogmes, d'Eglise.

Et, d'après Jésus, la fraternité, indépendamment des

croyances, doit, aussi bien que matérielle, s'épandre spirituelle.

C'est une schismatique, une Samaritaine que le Christ choisit pour lui révéler son plus haut oracle spirituel, l'adoration du Père « en esprit et en vérité ».

Ainsi la preuve est complète :

Pour le Christianisme ésotérique comme pour la Société Théosophique, le principe de fraternité est sans conditions.

Les enseignements et les exemples évangéliques dont je viens de me prévaloir ont décidé certaines de nos associations d'ésotérisme chrétien à accepter parmi leurs membres des hommes dénués de croyances religieuses ou même spiritualistes mais acquis au principe de fraternité.

Il y a toujours cette différence avec votre Société que Dieu, et le Dieu chrétien, est arboré expressément dans nos statuts. Pourtant demeure, entre les deux genres d'association, la ressemblance capitale de croire à l'idéal, au spiritualisme, au divin et d'accueillir les hommes qui en doutent mais qui se croient frères des hommes.

Et cette attitude prise par des sociétés spiritualistes a, de nos jours, une extrême importance. En effet les modernes reprochent aux religions de rompre la simple et bonne fraternité humaine, de prêcher une fraternité en Dieu qui hait la vie et sépare les vivants. Ces modernes, à leur tour, méritent le reproche de rompre l'alliance entre la fraternité humaine et Dieu, de prêcher une fraternité abaissante qui ne réunit les hommes que pour les précipiter ensemble au niveau du monde animal. Il est donc très important et très salutaire que des sociétés spiritualistes donnent un double exemple : Recevoir la fraternité sans Dieu, et lui offrir Dieu.

*
* *

Le second principe commun à la Théosophie et au Christianisme ésotérique, c'est la vertu.

Et l'accord est ici d'autant plus facile que, vous inspi-

rant des morales bouddhiste et brahmaniste, vous ne vous attachez pas aux vertus exclusivement sociales, vous comprenez la valeur des vertus mystiques. A notre époque, l'Occident affairé la comprend mal. Il prétend, ainsi, être positif. C'est le contraire. Les vertus exclusivement sociales séduisent les foules par leur caractère pratique. Mais elles s'adressent au monde qui passe. Et elles risquent de faire oublier à l'humanité le monde éternel. De plus, où elles règnent trop, la communion expérimentale avec l'Au-delà s'atrophie. Elles chassent donc, et de la pensée et de l'expérience, la réalité, l'éternité. Saisir l'illusoire, perdre le réel, se fier au transitoire, nier l'éternel, est-ce là être positif ?

Je me plais à vous signaler qu'un philosophe catholique de Lyon, M. Joseph Serre, n'a pas craint de divulguer la concordance avec le Bouddhisme, du livre catholique très célèbre, *l'Imitation de Jésus-Christ*. M. Serre appelle *l'Imitation* une œuvre de «Bouddhisme supérieur».

*
* *

Le troisième principe commun au Christianisme ésotérique et à la Théosophie, c'est l'existence du Divin.

Pourquoi n'ai-je pas dit simplement : l'existence de Dieu ?

C'est que, dans le rapport cordial mais loyal que j'essaie entre les doctrines, je ne veux établir aucune assimilation prématurée. Les deux traditions d'Orient et d'Occident ne se montrent pas d'accord, au sujet de Dieu, avec autant de promptitude qu'au sujet de la vertu et de la fraternité humaine. Il faut résoudre, en pleine liberté et en pleine lumière, ce problème souverain.

Y a-t-il contradiction ? La Théosophie repousse-t-elle le Dieu du Christianisme ?

S'il en était ainsi, on devrait noter le désaccord, mais avouer, cependant, que la Théosophie reconnaît, sinon Dieu même, du moins une réalité divine primordiale, uni-

verselle, infinie. L'accord initial des deux doctrines porterait toujours sur trois principes : la Fraternité, la Vertu et le Divin.

La dissension commencerait sur la nature de ce divin, sur l'existence de Dieu même.

Nous arrêterons-nous à cette solution? Oui, déclarent les superficiels. A quoi bon aller plus loin? La Théosophie est panthéiste. Le Christianisme est théiste. On ne peut pallier le conflit. Je réponds: J'ai horreur de pallier. Mais j'aime approfondir. La Théosophie enseigne: « Si le principe omniprésent était exclu d'un seul point mathématique de l'univers ou d'une seule parcelle de matière, pourrait-il être encore infini? »

Donc, pour la Théosophie, Dieu est tout. Mais, pour le Christianisme également, Dieu est tout.

« Dieu, écrit saint Bernard, est, en quelque sorte, le seul être. »

Et cette affirmation traduit si bien la doctrine orthodoxe que des écrivains catholiques modernes, approuvés par l'Église, tels que Mme Swetchine et Mgr Landriot, emploient hardiment l'expression de panthéisme chrétien.

L'opposition ne se formulerait pas: un panthéisme contre un théisme, mais: un panthéisme contre un autre. Pour les deux doctrines, Dieu est tout.

Le désaccord possible porterait sur le *Comment* il est tout.

On ne saurait attribuer à l'infini aucune des limites, des souffrances et des immoralités du fini. On ne peut donc admettre que Dieu soit tout dans ce sens qu'il serait borné, malheureux et coupable en tant que Dieu. Mais c'est l'opinion de la Théosophie comme du Christianisme. Car les théosophes se gardent, et ils sont, là-dessus, très scrupuleux, d'attribuer à leur Dieu rien de limité, pas même la pensée à notre mode, bien qu'ils le jugent omniscient. Théosophie et Christianisme tombent d'accord sur cet axiome : L'être en général, infini, unique se distingue de tous les êtres finis.

Mais il surgit encore un litige :

En quoi consiste la distinction?

Remarquons d'abord que, si elle était absolue, si les êtres finis demeuraient étrangers à l'être infini, cet être n'en serait pas moins dans un certain sens, illimité. Figurez-vous, car le symbolisme rend plus clairs les théorèmes transcendants, figurez-vous une sphère lumineuse qui se déploie en toutes les directions et n'a point de bornes. Imaginez maintenant qu'au sein de la sphère lumineuse flottent des molécules matérielles innombrables. L'existence de ces molécules, leur distinction, quand vous la supposeriez absolue, d'avec la substance radiante où elles sont plongées, n'empêchera point la sphère de s'étendre, illimitée, à travers les six directions de l'espace. De même Dieu, à supposer que les êtres finis se distinguent de lui absolument, serait pourtant déjà, en un certain sens, illimité, infini. Seulement on pourrait dire qu'il l'est en extension, mais à la rigueur, qu'il ne l'est point en occupation de l'espace.

Néanmoins il répugne à l'esprit que Dieu soit limité à aucun égard.

Donc il faut que la distinction entre Dieu et les êtres particuliers ne soit pas absolue.

Et c'est ce qu'enseigne le Christianisme ésotérique. Il dit, en effet, que Dieu et les êtres particuliers ont un élément commun, l'existence. Et cet élément, ceux-ci le reçoivent de Dieu. Ils ne sont rien qu'ils n'aient de lui. Comme le proclame saint Bernard dans la suite de la phrase que je vous citais plus haut : « Dieu est son être à soi et l'être de tout. »

Vous m'objecterez l'affirmation vulgaire : Dieu a tiré le monde du néant. Elle a causé bien des méprises. Je vais vous l'expliquer non par moi-même mais par un passage du catéchisme de persévérance d'Hauterive. « Quand nous disons : Créer c'est tirer quelque chose du néant, précise d'Hauterive, nous ne voulons nullement faire entendre que le néant soit la source des êtres, ce qui serait absurde. En

nous exprimant ainsi nous employons une image. Nous voulons dire par là que le monde n'a pas été formé d'une matière préexistante (1), mais que toute la raison de sa réalité, de son existence est en Dieu seul. Ce n'est pas le néant, c'est Dieu, avec son intelligence, sa force, sa volonté, sa puissance infinie que nous posons comme le principe de la vie. »

Revenons du catéchisme aux maîtres de la philosophie chrétienne.

Écoutez saint Denys l'Aréopagite : « Dieu est la vie de ce qui vit, l'essence de ce qui est. Tous les bienfaits de Dieu sont des écoulements et des épanchements qui sortent de la Divinité. »

Et saint Thomas d'Aquin :

« Toutes les formes et vertus naturelles effluent des idées qui existent dans la pensée divine. »

Ainsi, d'après saint Thomas, le monde n'ajoute rien à Dieu. Car la création n'est que l'effet, l'écho substantiel des idées de l'Éternel qui contiennent déjà le monde à l'état mystique et supérieur au monde. L'univers est l'ombre d'un songe de Dieu.

Donc, sur cette question décisive, nous parvenons à harmonier la Théosophie et le Christianisme. D'après l'une comme d'après l'autre, Dieu est toutes choses, il est l'essence causale, créatrice, des êtres finis, et, pourtant, il ne se confond pas avec eux, puisque, selon votre doctrine autant que selon la nôtre, on ne peut lui attribuer aucune de leurs imperfections, l'identifier à leur nature. Pour reprendre, au nom du Christianisme, les paroles mêmes de la Théosophie, Dieu « n'est pas exclu d'un seul point mathématique de l'univers ou d'une seule parcelle de matière ». Cependant, pour vous comme pour nous, bien que l'Éternel constitue la réalité essentielle des êtres particuliers, qui, saint Paul le proclame, ont en Dieu leur vie,

(1) D'Hauterive fait allusion au dualisme qui admettrait une matière coéternelle à Dieu et indépendante de lui.

les êtres particuliers et Dieu demeurent distincts. Car il est leur existence mais ils sont leurs bornes.

Dieu est-il personnel ou impersonnel?

La Théosophie semble prendre irrévocablement parti pour la seconde alternative. « Des critiques peu bienveillants, écrit le colonel Olcott, m'ont accusé de croire à un Dieu personnel. » « Nous rejetons, formule Mme Blavatsky, l'idée d'un Dieu personnel, d'un Dieu extra-cosmique et anthropomorphique. » « Les théosophes, confirme Mme Besant, enseignent la négation d'un Dieu personnel. »

Voilà qui est net.

Or, en opposition à ces reniements si nets, les chrétiens adorent un Dieu personnel.

Cette fois nous tenons, pensez-vous, le conflit inarrangeable. Ce n'est pas sûr.

Le mot personnel a deux sens. Il veut dire : spécial à telle personnalité bornée, humaine, particulier à un moi. Et il veut dire aussi : capable d'unité consciente.

Le Christianisme ésotérique n'applique point le mot personnel à Dieu dans le premier sens mais dans l'autre.

Cela rend déjà le conflit moins aigu. La philosophie, les chrétiens ésotériques le reconnaissent, ne peut accepter un Dieu personnel à la façon limitée d'un homme, fût-il homme de génie, faire de l'Absolu un être qui possède certaines qualités et non pas toutes, un caractère et non tous, qui se révèle, par conséquent, déséquilibré, imparfait.

Mais en appliquant à Dieu le mot personnel dans l'autre sens, dans celui d'unité consciente, le Christianisme ésotérique n'est-il pas encore en lutte avec la Théosophie?

Assurément, si personnel et unité consciente ne désignaient ces facultés qu'en la mesure où elles existent chez l'homme.

Or telle n'est pas la doctrine chrétienne profonde.

La lettre de saint Denys l'Aréopagite au thérapeute Caïus expose comment Dieu est supérieur au principe même de la divinité, au principe même de la bonté, si par divinité et bonté nous entendons ce qui se réalise en nous de bon

et de divin. Et, cette attitude intellectuelle, saint Denys la conserve dans sa théologie entière qu'adopta le Catholicisme le plus orthodoxe. Il affirme et il nie à la fois l'existence, en Dieu, de toutes les facultés créées. Il l'affirme parce que Dieu ne peut manquer de rien, s'attester au-dessous de rien. Et il la nie parce que Dieu ne peut rien avoir en propre qui ne dépasse infiniment les facultés que nous connaissons.

La personnalité au sens supérieur, l'unité consciente doit s'envisager selon cette méthode.

Dieu ne l'a pas comme nous. Il est impersonnel.

Dieu ne l'a pas moins que nous. Il est personnel.

Interprétée ainsi et se rapportant à l'unité consciente qui dépasse infiniment les unités conscientes créées, humaines ou autres, la personnalité divine échappe-t-elle aux critiques des théosophes? Je pense avoir prouvé que oui.

Je vais prouver bien davantage. En effet les écrits des théosophes renferment l'enseignement implicite mais péremptoire d'une telle personnalité. L'Absolu, Parabrahm est présenté par les théosophes comme unique. Il n'y a pas dans leur doctrine (et dans toute doctrine qui n'est pas folle) deux Absolus. Mais cet Absolu illimité, unique, les théosophes le définissent la puissance créatrice omniprésente, omnipotente et, même, omnisciente (1).

Or, pour qu'un Absolu unique soit omniscient, il faut que son omniscience fasse partie de son unité.

Et c'est impossible s'il n'a pas d'unité consciente. Car si sa conscience n'est pas une, l'omniscience se divise, échappe à l'unité. Elle échappe donc à l'Absolu.

Vous le voyez. Si l'on entend par personnalité, exclusion faite de toutes bornes, l'unité consciente, l'obligation pour l'omniscience d'être une sous peine de ne pas appartenir à l'Absolu, la Théosophie admet la personnalité de Dieu.

Elle en admet le fait. Elle en repousse le terme dans le sens qui suggère la limite ou l'imperfection.

Que, d'ailleurs, selon la Théosophie, on doive accorder

(1) *La clef de la Théosophie*, par Mme Blavatsky, p. 92.

une conscience à l'Absolu, cela est démontré par la phrase suivante de Mme Blavatsky : « Cette inconscience n'est inconsciente que pour notre conscience limitée. »

En dehors des ouvrages européens, l'on rencontre des passages non moins catégoriques, par exemple, dans un traité de Rajah Yoga, la définition de l'Être absolu par ces trois vocables : Sat, Chit, Ananda ; Sat : l'être, Chit : la Conscience, Ananda : la Béatitude. Je traiterai plus loin de la Trinité chrétienne.

Mais je remarque dès maintenant une harmonie avec elle, si l'on rapporte Sat (du moins comme principe générateur au Père, Chit, (la Pensée) au Verbe et Ananda (la Béatitude, l'amour) au Saint-Esprit.

La Conscience, bien entendu, ne se sépare pas de l'Être. Il ne faut pas que l'expression occidentale courante : « Dieu est un pur esprit » vous abuse sur la doctrine chrétienne profonde. Voici un texte, trop peu connu, qui élucide admirablement cette doctrine :

« Dieu, enseigne Fénelon, n'est pas plus esprit que corps ni corps qu'esprit. Pourquoi donc dit-on que Dieu est un esprit ? D'où vient que l'Écriture l'assure ? C'est pour apprendre aux hommes grossiers que Dieu est incorporel, et que ce n'est point un être borné par la nature matérielle, c'est encore dans le dessein de faire entendre que Dieu est intelligent comme les esprits. Mais enfin, quand il envoie Moïse avec tant d'autorité pour prononcer son nom et déclarer ce qu'il est, Moïse ne dit point : Celui qui est esprit m'a envoyé vers vous, il dit : Celui qui est. « Celui qui est » dit infiniment plus que « Celui qui est esprit. » Celui qui est esprit n'est qu'esprit. « Celui qui est » est tout être et souverainement (1). »

Et il en irait de la béatitude, de n'importe quel attribut concevable comme de l'esprit. Ils sont en Dieu les propriétés de l'Être.

∴

(1) *Traité de l'existence de Dieu.*

A ce Dieu surhumain et conscient, la Théosophie permet-elle d'adresser des prières ?

On se heurte à plusieurs critiques violentes de la prière dans les ouvrages théosophiques. Néanmoins, si on relit de près, l'on discerne qu'elles s'attaquent aux prières verbales, machinales ou encore aux prières ferventes mais égoïstes. Or, si le Christianisme recommande les prières vocales, il recommande encore plus l'oraison mentale. Cette dernière doit toujours accompagner la première. Et même, l'oraison mentale isolée, sans paroles externes forme la prière chrétienne supérieure, celle qui fait les grands mystiques. Sainte Thérèse raconte que l'abus des prières vocales l'a retardée dans son ascension vers l'extase. Les méditations de la Rajah Yoga offrent beaucoup d'analogie avec l'oraison supérieure et sans paroles.

Quant à la prière égoïste, la doctrine chrétienne l'interdit puisqu'elle condamne l'égoïsme dans toutes ses manifestations.

La charité doit inspirer nos actes matériels, profanes, à plus forte raison nos actes spirituels et sacrés, comme la prière.

Une autre objection de la Théosophie non pas contre la moralité mais contre l'efficacité de la prière en tant qu'adressée à l'Absolu, c'est que l'Absolu n'existerait point pour ce qui concerne les rapports limités. Voici ma réplique : A s'élever en l'Absolu par la prière on se soustrait dans une certaine mesure aux rapports limités, et de là, justement, provient l'efficacité de la prière. Nous, chrétiens ésotériques, nous ne prétendons point, par l'oraison, modifier l'Absolu mais modifier notre attitude envers lui et envers la destinée. Nous exalter en Parabrahm change notre position dans le Karma. Et le rapprochement, la haute communion de l'âme et de l'Absolu, la Théosophie les recommande, sous forme de méditation et d'extase.

Pour conclure j'estime que les théosophes se choquent des aspects inférieurs de la prière chrétienne mais en pratiqueraient aisément les aspects supérieurs.

*
* *

Le quatrième principe commun à la Théosophie et au Christianisme ésotérique, c'est l'immortalité humaine.

Et le cinquième, c'est le salut final de tous.

Je n'aborde pas ici les problèmes que j'explorerai plus loin, à propos de la Rédemption et de la Réincarnation.

Je constate seulement que Théosophie et Christianisme s'entendent pour affirmer, comme vérité générale, une survivance humaine. S'entendent-ils également pour affirmer le salut final de tous ?

A la différence de la théologie exotérique et cruelle, la doctrine chrétienne ésotérique assure que les âmes, sans exception aucune, arrivent à se réunir à Dieu après expiation proportionnelle aux fautes. Les traditions celtiques, telles que vient de les rénover, avec tant d'art et de cœur, votre collègue et mon ami, Edmond Bailly, dans sa *Légende de diamant*, concordent, sur cet espoir, avec le Christianisme ésotérique. La Théosophie, elle, professe que des âmes extrêmement perverses peuvent arriver à s'anéantir. Mais, si l'on scrute à fond les textes, on voit que la destruction ne touche que les éléments inférieurs humains et que l'Ego spirituel y échappe. Cet Ego a été nommé par les mystiques chrétiens la « suprême pointe de l'esprit ».

Il s'agirait donc d'une théorie voisine de celle que j'ai exposée en *Dieu vainqueur de l'Enfer* et qui montre le salut des damnés proprement dits s'obtenant au prix de leur destruction et de leur nouvelle création par Dieu.

L'Orient comme l'Occident dévoilent, pour perspective dernière, l'entrée de l'Humanité intégrale dans un Ciel élargi !

N'avons-nous pas dégagé assez de vérités capitales, appartenant à la fois à nos doctrines respectives, pour que l'accord ne puisse désormais se briser, pour qu'il y ait déjà une synthèse d'Orient et d'Occident ?

Avec la confiance que m'inspire ce résultat, je vais poursuivre mon étude.

.˙.

Le sixième principe commun au Christianisme ésotérique et à la Théosophie, c'est l'Homme-Dieu.

Je parle ici de l'Homme-Dieu idéal qui concentre, dans son mystère, tous les dogmes chrétiens que nous n'avons pas encore examinés.

La marche que nous suivons, nous, chrétiens ésotériques modernes, fait admettre le Christ idéal, éternel, avant le Christ de l'Histoire.

L'idée de l'union typique de Dieu à l'homme, du Christ éternel est acceptée par les théosophes puisqu'ils promulguent, comme principe, l'union d'Atma, l'Esprit Divin, et de l'Humanité.

Cette union, vraie en principe, en formule idéale, se réalise plus ou moins dans les hommes. Sa réalisation parfaite, c'est pour nous, chrétiens ésotériques, l'Homme-Dieu réalisé, le Christ accompli.

J'y reviendrai tout à l'heure.

.˙.

Le septième principe commun à la Théosophie et au Christianisme ésotérique, c'est la Trinité.

Qu'est-ce que la Trinité chrétienne ?

D'abord une indivisible unité. Dieu demeure unique, voilà le dogme chrétien prédominant que nulle conception religieuse ultérieure ne peut altérer. Toute distinction en Dieu se dénonce forcément relative. C'est l'unité seule qui est absolue.

Cet unique Absolu rétablira un jour la paix entre le Christianisme et l'Islam. Je n'aurais pas le temps de traiter aujourd'hui de l'Islam comme il le mérite. Je n'exclus pas, naturellement, cette noble religion orientale de la synthèse d'Orient. Et d'autant moins qu'une *Société d'études musulmanes* existe à Paris, comptant parmi ses mem-

bres Mme Marylie Markovitch à laquelle les ésotéristes doivent une vive gratitude pour ses campagnes informées et dévouées dans la grande presse.

L'unité rigoureuse du Dieu chrétien, quand on l'aura bien décelée, fera s'évanouir aussi les préjugés des Israëlites.

Cependant, direz-vous, il y a trois Personnes divines. Une personne, c'est quelqu'un et trois personnes font trois unités.

Je vous répondrai que vous êtes ici victimes, avec l'innocente complicité des prédicateurs ignorants, d'un leurre de langage.

Le mot personne en français ne veut pas dire la même chose que le mot *persona* en latin dans le sens où on l'applique aux relations divines.

Persona signifie masque de théâtre et par extension, personnification, personnage mais non personnalité.

Il ne s'agit pas de trois unités conscientes qui en seraient une seule mais d'une seule qui a trois relations avec elle-même.

On a dit trois Personnes, écrit saint Augustin, non pour exprimer mais pour ne pas taire.

Le terme grec hypostase prête moins à confusion. Il veut dire sujet distinct et réel sans risquer de donner à croire que chacun de ces sujets forme un soi irréductible au Soi éternel.

Quelles sont les relations les plus générales de l'Absolu avec lui-même ?

L'Absolu c'est l'équilibre parfait. Mais, parce qu'il est omniscient, il conçoit, immuablement, éternellement, son propre infini. Et cette conception de l'Absolu par l'Absolu, cette sorte d'expansion intérieure, spirituelle, éternelle, infinie et immobile par où il s'apparaît à lui-même, c'est l'hypostase du Verbe.

Et parce que l'Absolu est omniaimant, il aime éternellement, immuablement son propre infini. Et cet amour de l'Absolu pour l'Absolu, cette sorte d'attraction intérieure,

spirituelle, éternelle, infinie et immobile, par où il s'attache à lui-même, c'est l'hypostase du Saint-Esprit.

Quant au Père, c'est l'équilibre considéré comme générateur des deux autres Personnes.

Cela dans l'Absolu, à l'état d'unité pure et avant aucune action dans le monde manifesté.

Néanmoins Dieu, en se pensant et en s'aimant, pense et aime déjà les autres êtres. La contemplation et l'amour de l'infini par l'infini ne sont pas égoïstes. Car, en lui, tout palpite, maternellement, de toute éternité.

Aimer, penser, palpiter maternellement, voilà de l'anthropomorphisme, vous exclamez-vous. Non, car il faut oujours observer la méthode de l'Aréopagite et nier, en l'Absolu divin, la limite des facultés qu'on lui assigne. Et puis, vous-mêmes, théosophes, prenez garde : A enlever radicalement à Dieu les attributs de l'homme, on lui enlève les attributs de Dieu.

C'est un des aspects, le plus profond, du mystère de l'Homme-Dieu.

L'abstraction négative n'est que le début de l'Initiation, sa phase purifiante. Après avoir nié de l'Absolu la vie basse, il faut y trouver la vie sublime.

Un Absolu sans âme et sans amour vaudrait moins que nous. Et où aurait-il pris de quoi nous faire ?

Quand l'Absolu produit le monde manifesté, il y rayonne ses trois puissances à la fois, son équilibre, son expansion intellectuelle et son attraction d'amour. Mais, n'allez pas comprendre que les trois puissances perdent leur sérénité transcendante et que chacune se fractionne en multiples efforts, se décompose au cours de la manifestation. Comprenez qu'elles n'opèrent que par influence, qu'elles font des lois du monde les images inférieures, symboliques (et dont la force vient du symbolisme comme toute force magique et subtile) les reflets de l'équilibre, de l'expansion et de l'attraction divins.

Cette influence de la Trinité sur le monde constitue une

sorte de deuxième Trinité, moins ineffable que la Trinité primordiale identique à l'Unité éternelle.

Et c'est plutôt la deuxième Trinité qu'ont analysée les théosophes.

Voici comment Mme Besant la définit : 1° Volonté, racine de l'existence, 2° Sagesse divine, connaissance, 3° Activité créatrice, Esprit.

Racine de l'existence correspond bien à équilibre fondamental, et, si par volonté on entend la volonté impliquée dans cet équilibre, la correspondance devient encore plus exacte.

Sagesse divine, connaissance correspond fidèlement à expansion intellectuelle.

Activité créatrice correspondrait à l'amour en insistant sur la nuance attractive de cette activité. Esprit, si on le prend au sens du Saint-Esprit chrétien, c'est-à-dire pas intelligence au même sens que le Verbe mais *Spiritus*, souffle, spiritualité correspond également à l'amour.

Néanmoins ces correspondances, justes en somme, avec les hypostases chrétiennes, Mme Besant ne considère que leur aspect producteur du monde, leur rôle évolutionnel.

Entre le Christianisme et la Théosophie, il y aurait un accord à préciser concernant l'hyperexistence de la Trinité dans l'Unité absolue et pas seulement son existence dans la manifestation.

Cet accord est espérable. Car la Théosophie enseigne que tout existe dans l'Absolu, à l'état d'unité suprême. Tout, par conséquent les trois puissances aussi. Et Trinité veut justement dire les trois puissances à l'état d'unité suprême, en l'Absolu.

***

Quel est le rapport de la Trinité avec la grande loi de polarité sexuelle, équilibre androgyne, expansion virile, attraction féminine, loi qui gouverne indéniablement l'univers ?

Bien que le Père soit caractérisé par l'équilibre, le Verbe par l'expansion et l'Esprit par l'attraction, ils sont tous les trois le même Dieu, le même infini et on ne peut les restreindre chacun à la qualité spéciale qui le caractérise. Mais l'on peut soutenir, en se servant d'une comparaison musicale assez plausible, que la tonique du Père, c'est l'équilibre, du Verbe, l'expansion, et de l'Esprit, l'attraction.

La Trinité ainsi conçue, ésotérique, au lieu de rester, comme la Trinité exotérique, à part des analogies créées et si j'ose dire, en l'air, se relie à la chaîne immense des polarités naturelles. L'aimantation, l'électricité avec leur élément neutre et leurs deux pôles; les couleurs centrales et extrêmes du spectre; la température médiane, le chaud et le froid; les sels, les acides et les bases de la chimie; l'équateur, l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral sur la terre et sur chaque monde; la région de Jupiter, celle de Mars au Soleil et celle de Saturne à Neptune dans notre système solaire, et les divisions analogues des autres systèmes; les étoiles conjuguées; les lignes centrales et les polarités symétriques des plantes et du corps des animaux et de l'homme; les facultés psychologiques et morales, ramenées au Moi fondamental, à l'intelligence et à l'amour; enfin l'union de l'homme et de la femme, tout exprime, épanouit, chante la Trinité ésotérique, authentique et tout nous exhorte à modeler sur elle les innombrables analogies qui la dévoilent!

L'une de ces analogies met en rapport l'hypostase d'équilibre et l'Humanité androgyne, l'hypostase d'expansion et l'homme, l'hypostase d'attraction et la femme. Mais les rapports d'analogie avec le divin sont aussi des rapports d'effet à cause, puisque rien n'existe que par Dieu. Et l'effet ne peut se prétendre supérieur à la cause, posséder ce qui lui manquerait. Donc il y a, en Dieu, le masculin et le féminin.

Cette conclusion, je la défends depuis longtemps, et je ne reste pas le seul chrétien ésotérique à le faire. Une dame

catholique très orthodoxe, Mme Bernard, a propagé, spontanément et sans connaître mes travaux, la même thèse. Ses livres, *le Mystère du Verbe, la Vierge-Esprit* n'ont pas été condamnés. Il paraît inévitable qu'on finisse par obtenir, en faveur de la féminité divine, l'assentiment de la théologie officielle. Car saint Thomas d'Aquin lui-même et les autres maîtres de la théologie avouent que la procession du Saint-Esprit s'effectue par l'amour. Et comment exclure la femme de l'amour?

Vous ne l'en exclurez pas, sans doute.

Puisque le féminin autant que le masculin contribue à manifester la Trinité, on peut se demander pourquoi, sur notre terre, selon la doctrine chrétienne, le Verbe s'est incarné pleinement dans un homme plutôt que le Saint-Esprit dans une femme.

Il y aurait diverses réponses. L'une serait qu'étant donné la tonalité attractive de l'amour, la femme s'incarnera pleinement la Divinité en mode attractif, de la terre vers le Ciel et atteindra l'union hypostatique au cœur du Paradis, à l'ultime degré de l'Assomption.

Au contraire c'est en mode expansif, du Ciel vers la terre, que s'opéra la pleine Incarnation de la Divinité dans l'homme.

Vous allez m'objecter que, si je conçois la possibilité d'une Incarnation de Dieu dans la femme, je contredis l'Église, qui ne permet de croire qu'à une seule Incarnation, celle de Jésus.

Je vous répondrai : L'Église, bien que le public et de nombreux prêtres l'ignorent, permet de croire à la possibilité de plusieurs Incarnations.

Saint Thomas d'Aquin regarde comme admissible que chacune des trois Personnes, Père, Verbe, Esprit-Saint, peut revêtir la nature humaine.

Donc l'Esprit pouvant revêtir une nature humaine, la Vierge pourrait, un jour, incarner l'Esprit.

Et la Théosophie, je pense, elle qui doit tant aux femmes, n'y contredira pas.

L'Incarnation, qu'elle soit féminine ou virile, nous ramène

à l'Homme-Dieu non plus idéal, typique mais réalisé dans l'humanité. Je vais m'y arrêter autant que le sujet le réclame.

La réalisation de l'Homme-Dieu est reconnue des théosophes, à titre de vérité générale. « Dans toutes les religions, écrit Mme Besant, Dieu s'incarne. L'enseignement théosophique parle également de l'entité divine qui est le Moi humain apprenant ses leçons de l'expérience, dans l'école de l'univers. » Ce Moi était le Khristos crucifié dans la matière et rachetant, par son volontaire sacrifice, les « moi » inférieurs de l'animalité. » Mme Besant traite encore d'une divinité de Jésus, laquelle eonsisterait en un principe divin identique chez tous les hommes.

Si j'empruntais moi-même le vocabulaire théosophique, je dirais que, pour les théosophes, Atma, principe universel et divin, identique chez tous les hommes, forme la Divinité du Christ.

Et il ne serait pas difficile de concilier cet Atma avec le Verbe de saint Jean, lumière qui éclaire tout homme venant en le monde.

Quant à l'humanité du Christ, elle serait constituée, d'après la Théosophie, par les autres éléments du septénaire humain, l'âme par Buddhi et Manas, le corps, dans un sens large embrassant les énergies passionnelles et fluidiques, par Kâma Rûpa, Linga Sharira, Prâna et Rûpa.

Quelles sont les différences entre ces conceptions de la Théosophie, et celles analogues du Christianisme ésotérique ?

Pour mieux préciser les différences, notons d'abord les ressemblances.

Je viens d'en relever une entre Atma et le Verbe-Lumière de saint Jean.

Il y en a d'autres : saint Paul a découvert un « rudiment de Christ » qui réside en chacun de nous.

Il existe donc un Christ rudimentaire, et réalisé dans chaque homme. Il se compose du Verbe, de l'âme et du corps, en langage oriental Atma, Buddhi-Manas, et les principes inférieurs, de Kama Rûpa à Rûpa. Il ne diffère

point, comme vous le voyez, du Khristos humain, dont parle Mme Besant dans les passages que je viens de citer. Il est constitué des mêmes principes. Sur ce Christ rudimentaire, l'harmonie est faite entre le Christianisme ésotérique et la Théosophie.

Le Christianisme ne se borne pas à ce rudiment. Il divulgue par saint Paul (c'est le Christ qui vit en moi) que le Christ peut se développer dans l'homme jusqu'à vivre, en quelque sorte, à sa place, et tous, sont appelés à atteindre, du moins au Paradis, ce degré.

Pour l'étude clairvoyante du processus mystique amenant un tel développement, je vous renvoie à la Conférence si élevée, à la fois savante et vécue, soufferte, de notre ami Louis Le Leu que vous avez applaudie ici même. Et pour la contemplation du Christ auquel l'homme doit s'assimiler, je vous rappellerai l'œuvre magnifique d'Alta, *l'Évangile de l'Esprit*, le plus clair et le plus généreux portrait de Christ qu'ait jamais tracé un prêtre initié à la fois par la raison et par le cœur.

La Théosophie, comme le Christianisme ésotérique, invite l'homme à l'ambition sublime de se pénétrer d'Atma, à devenir un avec le Principe éternel, la Divinité sans égale.

Oui, direz-vous. Mais, alors que la Théosophie ne fait aucune différence entre les hommes, vous maintenez, audessus de cette foule possible de saints Pauls, d'approximations de Christ, un privilégié, un Christ incomparable et unique.

C'est vrai. Seulement réfléchissez que l'Absolu est unique et incomparable, et qu'il en va de même de l'état parfait d'union à l'Absolu. En tant qu'approximations de Christ, les hommes peuvent abonder, multiples, innombrables mais, en tant qu'ils s'identifieraient au Christ parfait, ils s'effacent devant ce parfait et laissent resplendir le Christ unique.

Saint Thomas d'Aquin ose enseigner qu'une Personne divine peut revêtir deux natures humaines. Si elle peut

en revêtir deux, elle en peut revêtir plusieurs, un nombre indéfini. Le dogme catholique ne s'opposerait donc pas, *a priori*, à une réalisation de l'union hypostatique en chaque homme.

Eh bien, alors même que cette inouïe floraison de Christs s'accomplirait, il n'y en aurait toujours qu'un seul.

Et l'aspect multiple ne subsisterait que chez les hommes considérés à part de l'union hypostatique.

Je n'ajoute qu'un mot. Les Initiés comprendront : Nul ne sera Christ que par le Christ.

***

Une difficulté surgit. En augurant, comme je l'ai avancé plus haut, que l'Esprit s'incarnerait dans la Vierge, cela donnerait non pas un état parfait d'union mais deux. Je semble me contredire.

Il n'en est rien cependant. Car, en Ésotérisme, l'Unité comporte toujours la Trinité ; l'état parfait d'union s'avère donc unique et trois. Il embrasse l'union de l'homme parfait au Verbe, de la femme parfaite à l'Esprit et des principes transcendants et inséparables de l'homme et de la femme au Père, qui renferme, indivisément, la Mère.

En dernière analyse, on compte deux Incarnations parfaites, et leur racine transcendante et androgyne.

Toutes les Incarnations, si nombreuses qu'on les rêve, du Verbe dans les hommes, de l'Esprit dans les femmes, se ramènent aux deux Incarnations parfaites.

Le langage habituel du Christianisme ne mentionne que l'Incarnation virile. C'est à cause du mystère où l'on a laissé l'Incarnation typique féminine future. Mais la formule : Homme-Dieu insinue, par sa généralité même, cette Incarnation, l'homme complet, l'Humanité contenant la femme autant que l'homme.

***

L'envahissement graduel du genre humain par le Christ et la Vierge, c'est la Rédemption.

Quelques théosophes l'ont vivement attaquée, au nom du Karma.

Le disciple théosophe, dit M. Corelly, n'apprécie guère la perspective de jeter son fardeau de péchés au pied de la croix, quelque attirante que puisse paraître cette pensée à l'homme ordinaire. Le mal est une infraction aux lois d'harmonie qui régissent l'univers. Et c'est le violateur de la loi qui doit porter lui-même la pénalité du mal.

Pour résoudre cette objection, il suffit de citer d'autres passages de vos auteurs.

Dans la *Clef de la Théosophie*, à la question : Faut-il conclure que la loi de Karma n'est pas nécessairement une loi individuelle ? Mme Blavatsky répond : « C'est bien là ce que je veux dire. D'après une loi occulte, aucun homme ne s'élève au-dessus de ses imperfections individuelles sans élever aussi, dans quelque mesure, le corps entier dont il fait partie intégralement ; et, de même, personne ne fait le mal seul, personne ne souffre seul des conséquences du mal. Car, en réalité, il n'existe pas d'isolement. »

Je vais vous relater un bel exemple chrétien de salut par solidarité.

Un chartreux du XIVe siècle, Pierre Pétrone, avait appris en vision que, pour obtenir la conversion d'un de ses amis, il faudrait endurer, pendant soixante heures, toutes les souffrances que l'on peut subir en ce monde. Pierre accepta un tel martyre. Les religieux, ses frères, épouvantés, y assistaient, incapables de soulager le patient; car, à peine le touchait-on que ses douleurs s'accroissaient par des ébranlements terribles de son corps. Au bout des soixante heures, il eut une extase ; il mourut deux jours après.

Aussitôt mort, celui pour qui il avait souffert, et qui l'ignorait, fut saisi d'un repentir écrasant, puis attiré doucement à Dieu.

Était-ce injuste ? Était-il contraire à l'équité, au Karma de racheter un ami par les douleurs de l'autre ?

Non. Pierre Pétrone était remonté par l'amour dans la région où les hommes ne sont qu'un homme. Pierre et son ami disparaissaient.

L'Humanité avait souffert. Et l'Humanité était sauvée.

Ce fait et des centaines de faits semblables que présente l'histoire de la mystique occidentale glorifient la réversibilité chrétienne, conforme à la négation de l'isolement prononcée par Mme Blavatsky. Théosophie et Christianisme confessent donc le rayonnement du bien que chacun opère, la solidarité du bien. Alors pourquoi les théosophes repousseraient-ils la Rédemption qui est le rayonnement du bien opéré par le Christ et la Vierge, la solidarité des hommes et de l'Homme-Dieu?

***

Remarquez-le, d'ailleurs :

Tous les hauts mystères chrétiens sont des mystères de solidarité.

Le mystère de la Trinité, c'est la solidarité, en l'unité divine absolue, des trois grandes puissances, équilibre, pensée, amour.

Le mystère de l'Incarnation, c'est la solidarité de l'humanité et de Dieu.

Et, parmi les dogmes annexes à ce mystère, le dogme de l'Immaculée-Conception, c'est la solidarité de l'âme et de la pureté divine, le dogme de la Résurrection, c'est la solidarité de la vie éternelle et du corps glorieux.

Et le mystère de la Rédemption, c'est cette solidarité dans le bien qui répare le péché originel, solidarité dans le mal.

Toutes les prétendues déraisons, tous les paradoxes du Christianisme se justifient par la solidarité.

Je vous concède, pourtant, que l'Église a insisté parfois davantage sur la forme paradoxale des mystères chrétiens que sur leur âme initiatique.

Les initiés du Catholicisme ne font pas ainsi. Relisez

Eôraka et *Magie et Religion* de l'éminent Rose-Croix catholique, Léonce de Larmandie, vous y admirerez des illuminations sur les mystères, notamment sur le péché originel.

∴

La rédemption des âmes englobe-t-elle les vies successives, la réincarnation ?

La Théosophie admet la réincarnation. Le Christianisme, au moins l'exotérique, passe pour la rejeter.

D'abord, s'il la rejette et si elle est vraie, il cesse, à cet égard, d'être chrétien.

Une chose n'est pas vraie parce qu'elle est chrétienne, mais elle est chrétienne parce qu'elle est vraie.

Ensuite, le Christianisme et même l'exotérique, l'extérieur, a-t-il effectivement réprouvé la réincarnation ? Elle le fut à Constantinople. Mais les historiens n'ont pas décidé si c'était par un concile œcuménique ou par un simple synode tenu sous la direction de l'empereur Justinien. La portée de la réprobation deviendrait, en ce dernier cas, insignifiante.

De plus la réincarnation ainsi condamnée se liait à des erreurs.

On ne doit pas, cependant, dissimuler que le Christianisme extérieur a gardé, envers la réincarnation, une attitude hostile.

Découvrirons-nous, dans le Christianisme ésotérique, des motifs de cette attitude?

Oui. D'abord le Christianisme ésotérique, plus encore que l'extérieur, pousse l'homme à l'union à Dieu, à l'affranchissement du monde et, par conséquent, de la réincarnation. Même vraie, il songe à la vaincre. C'est la rédemption contre la réincarnation, le Nirvana contre le Karma !

Ensuite trop insister sur la réincarnation fausserait la connaissance du composé humain. Ce n'est pas, d'après la Théosophie, l'élément inférieur humain qui se réincarne mais l'élément supérieur.

La doctrine chrétienne enseigne l'existence d'anges gardiens, non seulement de l'individu mais des collectivités, des nations, par exemple. Rien de plus aisé au point de vue chrétien, que d'admettre cela, non seulement des nations mais des collectivités d'un autre genre, d'admettre qu'une série de « moi », regardée par les spirites comme la simple réincarnation du même moi est effectivement la réincarnation du principe supérieur, de l'ange qui domine cette série collective.

L'ange gardien individuel ne serait que l'adaptation, à une vie donnée, de l'ange collectif supérieur. Les démons seraient la contre-partie des anges, c'est-à-dire l'antithèse spirituelle existant au sein de l'astral, de l'Akasa, des principes supérieurs collectifs.

L'homme serait, à volonté, la réincarnation d'un démon ou d'un ange.

L'observation et le langage populaire ont raison plus qu'on ne pense, lorsqu'ils appellent anges les hommes ou les femmes particulièrement élevés et purs, démons ceux particulièrement cruels et pervers.

Un médecin américain, puissant esprit devenu criminel, empoisonneur, mais gardant ses facultés et se jugeant lui-même, avait remarqué et consigné le caractère satanique revêtu par sa bouche et le bas de son visage à la suite de ses crimes très conscients et donc plus responsables et plus infernaux.

L'intuition aperçoit l'ange ou le démon placés pour ainsi dire au sommet de l'âme et celle-ci attirée, fixée par le démon ou par l'ange.

Ainsi l'unification du monde spirituel serait complète. Hommes, anges, ou démons, rentreraient dans une hiérarchie unique.

Et l'on pourrait légitimer les diverses conceptions spirite, chrétienne et théosophique.

Cela entraînerait une certaine généralité de Buddhi et de Manas. Mais je crois conforme à l'initiation et à vos intimes doctrines, de discerner que la généralité augmente à

mesure que l'on s'élève et que, de l'égoïsme du Manas inférieur à l'universalité d'Atma, l'éternelle lumière de saint Jean, il y a accroissement de vie solidaire. Le Bienheureux Albert le Grand ne dit-il pas que l'intelligence (votre Buddhi) est une substance universelle ?

Il s'agit d'intelligence créée et, par conséquent, d'universalité relative et non pas de l'universalité absolue, divine.

Et ce serait bien la généralité transcendante, de plus en plus large, des principes supérieurs, celle des Manas moins étendue que celle des Buddhi, celle des Buddhi baignée, à son tour, dans l'universalité d'Atma, de Dieu.

J'aurais encore à relever beaucoup d'autres harmonies entre la Théosophie et le Christianisme ésotérique. Mais elles ne concernent pas la religion où l'accord est toujours soupçonneux et ardu. Elles se rapporteraient à la science, à l'art et à l'effort social. Et, sur ces sujets moins délicats, la conciliation serait aisée. Je n'y insisterai donc point aujourd'hui.

Ce n'est pas qu'il n'y ait là un champ d'action merveilleux. Le grand public se passionne de plus en plus pour l'occulte. Vous en avez une preuve récente : l'initiative qu'a prise *La Nouvelle Presse*, journal parisien quotidien, de consacrer un numéro par semaine à l'apostolat de l'Ésotérisme. Mais je m'en tiendrai à vous laisser entrevoir, de vous-mêmes, quels bienfaits Théosophie et Christianisme pourraient projeter ensemble sur la science, l'art purifiés et sur le monde social consolé...

Pour cette œuvre à venir et, davantage encore, pour la persistance de notre accord religieux que j'espère avoir affermi réel, ne cessons pas de faire collaborer nos tolérantes audaces.

Que votre Société Théosophique et les groupes chrétiens ésotériques continuent à coaliser l'esprit oriental et l'esprit occidental, à maintenir, à développer la synthèse d'Orient et d'Occident.

Après le sublime Parlement des Religions américain où

se rencontrèrent, avec les représentants des Églises chrétiennes, ceux du Brahmanisme, du Bouddhisme, de la Religion Zoroastrienne, de l'Islam, enfin de la Société Théosophique et malgré l'échec d'une généreuse tentative analogue en Europe, j'avais rêvé une forme durable de cette grande paix spirituelle d'un jour, je la désirais non plus éphémère comme un cercle de feux autour d'un monument pendant une fête mais constituée d'étoiles fixes comme la Couronne boréale.

Je me disais : Ce que la France doit faire, c'est le *Congrès permanent des Religions*.

Peut-être ce rêve l'accomplirons-nous si les Églises cessent de s'opposer à leur foi.

En tout cas multiplions les occasions de réunir la pensée orientale et la pensée occidentale, ces deux moitiés de la révélation spirituelle.

Autant pour réaliser ici-bas le royaume de justice et de lumière, pour sortir de l'âge noir, du Kali Youga, qui est le Règne de la Bête, que pour mériter, là-haut, les abîmes nirvaniques, le Paradis insondable, il faut mettre un terme aux divisions, réconcilier les contraires, fusionner les idéals et les forces.

D'après nos Écritures mêmes, le Verbe annonce comme symbole de son avènement de gloire sur la terre et dans les Cieux, un éclair immense qui jaillira entre l'Orient et l'Occident.

Les Idées Fondamentales de la Théosophie

par M. G. Chevrier

(*D'après des notes sténographiées.*)

Avant d'entrer dans l'exposé des idées fondamentales de la théosophie, la première question qui se pose logiquement est celle de savoir s'il y a des idées théosophiques. Autrement dit, la Société Théosophique est-elle une société éclectique dans le sens le plus complet du mot, société au sein de laquelle les membres étudient selon leur choix, selon leurs goûts et leurs aptitudes respectifs, telle ou telle partie des sciences de la philosophie et de la religion ? ou bien existe-t-il un lot d'idées dont la Société Théosophique relève en quelque sorte, un lot d'idées qui ne soient pas la propriété particulière de la Société Théosophique, mais qui constituent pour elle un peu comme sa raison d'être, comme la raison d'être, au moins, de nos réunions, de nos études en commun et de nos conférences ?

A cette question, je réponds sans hésiter : Oui, il existe un tel lot d'idées qu'on peut qualifier d'idées théosophiques ; j'irai même jusqu'à prononcer un mot qui, quelquefois, effraie certains d'entre nous : je dirai sans hésiter : il existe une doctrine théosophique.

Entendez-moi bien ; je ne prétends pas dire que cette

doctrine implique le moins du monde l'idée d'un dogme quelconque ; ce serait inexact. D'ailleurs, vous savez qu'entre doctrine et dogme, la différence est très grande. Le dogme implique une idée d'obligation ; doctrine signifie simplement un ensemble d'idées cohérentes, constituant dans leur ensemble ce que l'on appelle aussi un système.

Il doit être également bien entendu que les membres de la Société Théosophique ne sont nullement astreints à adhérer aux idées théosophiques. Mais, — et c'est une cause de malentendu sur laquelle je dois insister, — ce qui est vrai pour les membres considérés individuellement n'est plus vrai de la société considérée comme collectivité. Parmi ces idées qui servent pour ainsi dire de ralliement et de raison d'être à la Société Théosophique, il en est que certains d'entre nous acceptent, d'autres qu'ils rejettent ; il y a même des membres de notre Société, de bons membres qui, d'une manière générale, restent assez indifférents à l'ensemble des idées théosophiques. Ceci, au premier abord, peut sembler paradoxal ; cependant c'est très naturel, quand on connaît le but et la nature de notre Société.

Le premier but de la Société Théosophique est, en effet, de constituer un noyau de fraternité, le premier noyau d'où partira dans l'avenir, la fraternité universelle, et, conséquemment, de travailler à cette fraternité. Voilà le premier but de la Société ; c'est en même temps, le seul objet qui soit obligatoire pour les membres.

Seulement, vous comprenez qu'il serait tout à fait impossible de constituer une Société sur un programme aussi large et aussi vague : réaliser la fraternité universelle sans indiquer au moins par quels moyens on la réalisera. Vous savez que cette idée de fraternité est aujourd'hui à l'ordre du jour : tout le monde se réclame d'elle, et tels groupements que vous connaissez, la prennent pour mot d'ordre : la Ligue des droits de l'Homme, la Confédération Générale du Travail elle-même, se réfèrent à cette idée. Nous ne sommes ni une ligue, ni la Confédération Générale ;

ces groupements ont leurs moyens d'action pour atteindre leur but. Nous disons que nous avons nous-mêmes nos moyens pour atteindre ce même but.

C'est donc par les moyens et non par le but que la Société Théosophique se différencie des autres groupements ; ce sont ces moyens d'action qui constituent sa caractéristique propre.

Lorsque Ceux dont les fondateurs de la Société Théosophique ont été les agents, Ceux que nous appelons les Maîtres fondèrent la Société Théosophique, Ils insistèrent pour lui attribuer comme but essentiel la création d'un noyau de fraternité ; mais là ne se borna pas leur impulsion : en même temps qu'Ils indiquaient ce but, Ils indiquèrent les moyens pour l'atteindre.

Laissez-moi vous donner lecture d'une lettre caractéristique à ce sujet de l'un d'entre eux :

« Les mêmes causes qui conduisent l'esprit intellectuel vers le matérialisme affectent également toute la pensée occidentale ; à une époque où les civilisations donnent la première place au scepticisme, vous pouvez faire un bien immense en donnant aux natures occidentales le moyen d'affermir leur foi sur une base solide. La certitude dont elles ont besoin, seule la psychologie asiatique peut le leur fournir : donnez-la, et avec elle vous ferez entrer le bonheur dans des milliers d'âmes. L'ère de la foi aveugle est passée, il faut maintenant savoir chercher par nous-mêmes la vérité. La recherche de la vérité, qui se borne à démasquer l'erreur sans révéler les bases sur lesquelles l'âme puisse construire sa foi, ne fera que des iconoclastes. En brisant des images, on ne produira rien, on ne fera que démolir. La négation pure ne suffit pas à l'homme, l'agnosticisme n'est qu'un arrêt temporaire ; le moment est venu de canaliser l'impulsion prochaine qui peut conduire le temps présent à l'extrême athéisme ou le ramener au cléricalisme le plus absolu, s'il n'est pas conduit à l'antique philosophie des Aryens qui seule peut satisfaire les âmes. »

Voilà une déclaration positive qui trace très nettement le chemin de la Société Théosophique.

Ce témoignage, on peut l'infirmer, mais ce qu'on ne peut pas infirmer, car c'est un fait, c'est que tous ceux qui, s'inspirant de lui, ont travaillé à la Société Théosophique, lui donnant sans ménagement leurs forces et leur vie, ceux qui, par conséquent, comptent le plus parmi nous, qu'ils s'appellent H. P. Blavatsky, le colonel Olcott, ou, de nos jours, leur glorieux successeur, Mme Besant, ceux-là n'ont jamais dévié d'une ligne dans cet ordre d'idées.

Nous sommes donc autorisés par un témoignage comme celui que je viens de lire, mais nous sommes aussi autorisés par le témoignage des faits, c'est-à-dire par la tradition du passé, à dire : oui, la Société Théosophique recherche la fraternité, mais elle a, pour la rechercher, des moyens qui lui sont propres, et ces moyens tiennent dans un ensemble de données théoriques, philosophiques et religieuses qui servent à déterminer son action dans un sens parfaitement défini lui-même.

Ce premier point étant établi, je passerai très rapidement en revue, — et je vous demande pardon de la brièveté dont je vais faire preuve, — ce que je considère comme les idées les plus importantes, les idées fondamentales de la Société Théosophique.

Ces idées sont au nombre de trois : d'abord la loi d'évolution, puis la loi de réincarnation, enfin la loi de karma.

La première loi, la loi d'évolution, est la plus générale, c'est la base de tout et les deux autres peuvent être considérées comme ses corollaires: je commencerai donc par elle.

Cette idée d'évolution comporte trois questions : qu'est-ce que l'évolution ? qu'est-ce qui évolue ? comment cela évolue-t-il ?

Qu'est-ce que l'évolution ? On peut dire d'une manière générale que l'évolution n'est pas autre chose que la créa-

tion constamment à l'œuvre. A la formule biblique : Dieu créa le monde, substituons celle-ci : Dieu crée le monde, et nous avons une formule qui s'applique immédiatement à l'évolution.

Il a créé le monde en six jours, plus un septième qui est donné comme un jour de repos ; nous disons : il le crée en sept cycles qui représentent les périodes, les stades, que traverse ce travail d'évolution, dont l'ensemble constitue la création.

Entre ces deux conceptions : d'une part, conception achevée, terminée, et, d'autre part, création qui continue sans trêve, la différence est très grande.

La première conduit forcément à concevoir que toutes les formes, toutes les choses, tous les êtres qui nous entourent dans l'univers et nous apparaissent comme très différents, sont, en effet, et d'une façon irréductible, distincts les uns des autres, sans lien, sans rapport ; ils sont tels parce que le créateur, lors de la création, les a moulés une fois pour toutes dans une forme définitive.

La seconde conception, celle de l'évolution, nous conduit, au contraire, à concevoir, derrière la diversité des formes, une unité sous-jacente ; elle nous conduit à concevoir que les choses sont différentes non par nature, mais par transformation, que ces différences manifestent des stades dans l'évolution et rien de plus.

De cette idée générale qui conclut à l'unité, résulte aussi l'idée d'une solidarité complète entre tout ce qui est manifesté dans l'univers, entre les êtres, et même entre les choses et les êtres.

Tels sont les deux premiers grands points de l'enseignement théosophique : l'unité sous-jacente à toutes les différences manifestées dans l'univers, la solidarité complète qui est la conséquence logique et forcée de cette unité.

Que les formes ne soient pas moulées dans un moule rigide, nous le savons, l'observation la plus élémentaire du monde physique le prouve ; nous voyons toutes choses

se transformer, les espèces animales, végétales, changer suivant les influences de milieu qui, pour un temps, se trouve être le leur.

Également, nous voyons l'homme capable, dans une très large mesure, d'apporter des modifications importantes aux espèces végétales d'abord : il crée positivement de nouvelles espèces, et à un degré moindre, mais encore sensible, cependant, aux espèces animales.

Ainsi, ce qui apparaît nettement, c'est que le changement est la loi autour de nous ; ce qui caractérise l'univers, c'est un état dynamique, de changement, et non un état statique.

Mais qui dit changement ne dit pas pour cela évolution ; le mot évolution implique quelque chose de plus que le mot changement. Le changement est quelconque et l'ensemble de tous les changements peut être dû au hasard ; les choses et les êtres, dans leur choc perpétuel, peuvent se modifier très profondément, mais sans aucune règle, sans aucune loi qui régisse *a priori* ces modifications ; en particulier, lorsque l'homme se mêle de modifier les espèces, on ne peut pas dire qu'il les fasse évoluer : quelquefois, il les modifie en plus mal.

L'évolution implique, en plus du changement, deux choses essentielles : d'abord l'existence d'une loi créatrice qui régit tous ces changements, qui les oriente comme un faisceau dans une direction déterminée. C'est une loi de progrès, mais faisons attention de ne pas attribuer,— car c'est une erreur dans laquelle on tombe fréquemment, — à cette idée de progrès dans l'évolution, le sens extrêmement restreint que nous autres hommes, enfermés dans notre sphère de désirs et de conceptions limitées, nous attribuons à l'idée de progrès. Cela peut ne pas être un progrès pour notre point de vue actuel, cela peut être quelque chose que nous ne souhaiterions pas à l'heure actuelle de voir arriver, parce que nous ne connaissons pas assez profondément la nature des choses.

Je ne veux pas dire que les aspirations de l'âme humaine

soient foncièrement erronées ; en fait, elles ne le sont pas, car c'est par ces aspirations que la loi d'évolution nous fait agir, nous fait mouvoir ; conformément à ses fins la nature les a mises en nous pour nous pousser dans ses voies. Seulement si ces aspirations, et, en particulier, l'idéal de bien, l'idéal de morale qui sollicitent nos consciences ont un fond très grand de réalité et d'utilité, il n'en est pas moins vrai qu'elles ne découvrent devant nous qu'une partie essentiellement restreinte de la route. Si loin que puisse nous sembler l'idéal le plus grand que nous puissions concevoir, cet idéal ne dévoile la route que jusqu'à un tournant ; nous ne pouvons pas dire quelle forme nouvelle l'idéal et le progrès prendront pour nous quand nous serons à ce tournant.

Par progrès donc, au sens évolutif du terme, il faut entendre quelque chose de général, le progrès dans le sens étymologique, progressus, de *progredi*, qui va de l'avant, qui avance, et rien de plus.

Voici donc la première caractéristique de l'évolution, c'est l'existence d'une loi directrice.

La seconde caractéristique, c'est l'existence de quelque chose qui obéisse à cette loi directrice, qui, se maintenant à travers les transformations que l'évolution lui fera subir, serve de substratum permanent à cette évolution.

D'où les deux questions que j'ai posées comme conséquence de l'évolution : qu'est-ce qui évolue et comment cela évolue-t-il ?

Qu'est-ce qui évolue ?

Il y a dans notre monde trois choses : une chose qui demeure invariable, constante, sans changement, une chose qui change, une chose qui évolue.

Celle qui demeure invariable, sans changement, c'est ce que, à défaut d'un terme plus général, nous appellerons la vie, c'est-à-dire le moteur de toute manifestation, de toute existence même ; la vie qui, pour me servir d'une expression énergique, travaillant la matière, l'amène à ses différents stades d'évolution. Voilà ce qui ne change pas.

Celle qui change, c'est la matière, non pas la matière abstraite, le substratum idéal d'un mouvement, mais la matière en tant que manifestée comme forme.

Celle qui évolue, c'est ce que la première chose, la vie, manifeste à travers la matière, les aspects de la vie une, invariable, manifestés à travers les formes changeantes. Ainsi, ce qui évolue, ce n'est ni la vie, ni la matière, mais la résultante des deux.

Un exemple souvent employé en théosophie vous fera comprendre la portée exacte de cette donnée un peu trop abstraite et générale.

Voici des lampes qui éclairent parce que, en ce moment, un courant électrique porte à une température extrêmement élevée un filament de charbon. Ce que vous voyez, ce n'est pas l'électricité, c'est la chaleur, phénomène secondaire produit dans la matière par l'électricité. Dans cette lampe, vous trouvez les trois choses de tout à l'heure : comme cause première du phénomène que vous avez sous les yeux, l'électricité, principe invariable, principe *un* et rigoureusement homogène, qui ne change jamais, quelles que soient les manifestations auxquelles il donne lieu. C'est ce que j'ai appelé la vie, la vie cosmique.

En second lieu, nous avons ici un élément matériel, un filament de charbon : parce que c'est un filament de charbon, nous voyons l'électricité revêtir une certaine forme, la forme lumineuse. Si, sur le passage du courant, on interposait la solution d'un sel, nous verrions se produire des phénomènes tout à fait différents, des phénomènes d'électrolyse. Si enfin, nous avions interposé sur le passage du courant un ensemble d'organes mécaniques pour produire du mouvement, nous verrions se produire du travail mécanique.

Ainsi, avec le même élément primordial, invariable, nous arrivons à produire, par la modification des formes que cet élément revêt, c'est-à-dire grâce à la nature spéciale du système matériel dans lequel il intervient, des manifestations très différentes.

Ces caractères se retrouvent, d'une manière plus générale dans ce qu'on appelle les manifestations de la conscience; la vie joue le même rôle à l'égard des formes pour produire la conscience en général que l'électricité à l'égard des différents éléments matériels dont elle est le siège pour produire de la lumière, de la chaleur, des phénomènes chimiques, du travail, etc.

Ainsi à la question posée : qu'est-ce qui évolue ? la réponse est immédiate, très nette et très simple : ce qui évolue, c'est la conscience.

La troisième question était : comment cela, (c'est-à-dire la conscience), évolue-t-il ?

C'est un sujet un peu complexe et qui devrait comporter plus de développements que ce que je viens de dire sur les deux premières questions ; de ce sujet, je ne pourrai, dans le temps restreint dont je dispose, aborder qu'une faible partie ; je m'efforcerai de ne pas abuser de votre patience et de faire tenir cet exposé dans les limites de temps qui me sont imparties, dût cet exposé perdre un peu d'ordre et de cohérence.

Je dis que ce qui évolue c'est la conscience. Par « conscience » il convient d'entendre quelque chose de beaucoup plus général que la notion ordinaire, normale, du bien et du mal qui est dans nos âmes.

On définit quelquefois la conscience comme étant la possibilité essentielle de connaissance, le fait d'être conscient, c'est-à-dire la possibilité d'être en rapports avec les objets, avec le reste de l'univers. Ceci n'est encore qu'une partie du sens intégral et « conscience » dit quelque chose de plus, quelque chose de difficile à définir.

Je ne peux le définir autrement qu'en répétant ce que je disais tout à l'heure, à savoir que, toutes les fois que la vie prend forme, elle manifeste un aspect de la conscience. Pour nos instructeurs, et en particulier pour Mme Besant qui traite longuement ce sujet dans ses livres, vie manifestée ou conscience, c'est tout un ; il n'y a que des degrés dans la manifestation de ce que nous appelons

la conscience proprement dite et nullement des différences de nature.

Si nous considérons en particulier les différences les plus grandes que puissent manifester, en matière de conscience, les êtres et les objets qui nous entourent, nous trouvons la plus grande échelle de différence dans les quatre règnes : minéral, végétal, animal, humain. Nous voyons nettement, sans le moindre doute, la conscience décroître quand on passe du règne humain au règne animal ; il est hors de contestation que l'homme est de beaucoup l'être le plus conscient, et c'est à ce degré supérieur de conscience qu'il doit le pouvoir dont il dispose sur les autres êtres, si mal qu'il utilise parfois ce pouvoir.

Cette conscience qui se manifeste chez l'homme sous plusieurs aspects, en premier lieu sous la forme intellectuelle, puis sous la forme de perception — car le seul fait de percevoir avec ses sens est une forme de conscience — cette conscience se retrouve à un degré amoindri dans le règne animal ; elle varie suivant les espèces, et nous pouvons, à travers ce règne, suivre une échelle de décroissance qui nous amène insensiblement jusqu'aux derniers confins du règne animal, limitrophes du règne végétal.

Trouvons-nous positivement, dans le règne végétal, un reliquat de cette conscience ? elle est assez difficile à manifester ; elle l'est encore davantage, bien entendu, lorsque nous arrivons au règne minéral. Cependant, en dehors de toute idée théosophique, il y a une notion fondamentale qui demeure en matière de philosophie et de science, c'est ce qu'on appelle la loi de continuité, la loi qui ne veut pas, qui ne peut pas concevoir qu'un état cesse brusquement ; cette loi ne permet pas d'admettre *a priori*, en dehors de toute autre question, qu'il y ait une solution de continuité dans la conscience, que ce qui est conscience très manifestée chez l'homme, moins manifestée chez l'animal, et moins encore manifestée chez le végétal, s'arrête dans ses degrés descendants.

Je dois dire que si, pour les savants, la plante mani-

feste quelques traces de conscience, jusqu'à ces derniers temps, il n'apparaissait pas que le minéral en manifestât le moins du monde ; cependant, des expériences récentes ont permis de mettre en évidence une sorte de conscience massive du minéral.

Je n'insiste pas, mais, sur ce point, la théosophie est parfaitement affirmative : il n'est rien sur terre en qui n'existe la conscience, ne fût-ce qu'à l'état le plus embryonnaire, le moins concevable pour l'état actuel de notre esprit.

Comment cette conscience si élémentaire dans les premiers règnes évolue-t-elle pour atteindre la forme que nous lui connaissons dans le règne humain ?

C'est une question longue, complexe à traiter ; vous la trouverez développée en détail dans plusieurs de nos livres, *La Sagesse antique*, *l'Évolution de la vie et de la Forme* de Mme Besant, et dans une *Étude de la conscience* qui vient d'être traduite de l'anglais. Je prendrai donc seulement la conscience au point où elle nous intéresse plus particulièrement, c'est-à-dire dans l'homme : c'est dans l'homme que je suivrai l'évolution de la conscience.

Qu'est-ce qui évolue dans l'homme ? comment cela évolue-t-il ?

Une formule que vous connaissez sans doute, partant de ce fait que nous constatons une progression suivie par la conscience, lorsqu'elle part du règne minéral pour arriver à l'homme, dit : que l'homme a été un animal autrefois, que, plus anciennement dans le passé, il a été un végétal, et qu'enfin, plus encore, il était un minéral. C'est la formule de ce qu'on appelle généralement la transmigration au moins sous sa forme la plus vulgaire.

La théosophie n'admet pas ce point de vue : j'appelle votre attention sur ce fait, parce que c'est une cause assez fréquente d'erreurs. La théosophie dit formellement que si l'on considère les races animales actuellement sur le globe, l'homme n'a jamais été un de ces animaux, un chien, un tigre.

J'ai choisi cet exemple parce qu'il se trouve dans les livres bouddhistes ; on y fait allusion à une parole du Bouddha qui mentionne son existence dans le passé comme tigre. C'est une légende, c'est l'interprétation exotérique, si vous voulez, d'une vérité voilée, mais, par rapport à cette vérité, ce n'est qu'une expression symbolique. Ce qui est actuellement l'homme n'a jamais été un animal, un végétal, ni un minéral ; mais il est vrai de dire que ce qui constitue les moyens de manifestation, les formes diverses, les états différents de matière que l'homme véritable emploie comme véhicules pour se manifester, pour agir, pour penser et vivre dans son corps, tout cela est passé et a été formé à travers les règnes inférieurs.

Voilà en quoi consiste l'évolution, mais ce n'est, par rapport à l'homme, que l'évolution de ce qui lui permet d'acquérir des formes sur le plan physique ; ce n'est pas « lui » qui passe à travers ces règnes mais seulement les éléments matériels qui réalisent sa forme.

Sans remonter pour cela dans le passé, l'homme, en tant que défini par son corps actuel, est un animal, sa vie est la vie animale ; entre le corps de l'homme et celui de l'animal, il n'y a que des différences de degrés, manifestées surtout dans la composition infiniment supérieure de la matière cérébrale ; mais ce ne sont pas des différences spécifiques.

Dans ce corps animal se produisent des phénomènes de croissance qui appartiennent au règne végétal, et dans la composition matérielle même de ce corps entrent des éléments chimiques. C'est à cela en dernière analyse que se réduit toute la constitution matérielle du corps, en éléments chimiques, qui sont du règne minéral.

L'homme procède donc à ce point de vue des trois règnes inférieurs ; mais il y a en lui quelque chose qui n'a jamais fait partie de l'organisation d'un animal, et cela pour deux raisons : la première, c'est que cela existait avant l'apparition des animaux et même des plantes et des minéraux sur le présent globe ; la seconde, c'est que ce quelque

chose appartient exclusivement à l'homme et non aux éléments des règnes inférieurs.

Ce quelque ehose, on l'appelle quelquefois, dans les religions exotériques, l'âme, mais ce n'est pas à cela que je fais allusion;au point de vue théosophique, l'âme est partout. La vraie âme, le dernier élément spirituel dont tout dépend, est synonyme de cette vie universelle répandue partout. Voilà ce qu'est l'âme au sens le plus général du mot.

Quant à l'âme individuelle, voilà un des points par lesquels la théosophie diffère des religions en général : c'est que la théosophie n'admet pas que, dans la manifestation, il puisse y avoir séparément un principe spirituel existant indépendamment d'une forme, c'est-à-dire d'un principe matériel, pas plus qu'elle n'admet qu'une forme, principe matériel, puisse exister sans comporter un principe spirituel qui est précisément ce qui réalise en elle la forme, c'est-à-dire l'être.

Ainsi ce qui est l'homme véritable,ce que les théosophes appellent l'Ego, n'est pas un principe immatériel, — j'insiste sur ce point, — c'est un principe complexe, quelque chose en voie d'organisation,comme a été autrefois en voie d'organisation le corps de l'homme. C'est un être manifesté dans un corps. Ce corps, qui permet à l'élément permanent de l'homme, à ce qui est l'homme véritable, de subsister, on l'appelle le corps causal, l'Ego manifesté dans le corps causal, tel est l'homme véritable au stade actuel de l'évolution humaine.

Ceci nous amène à la réincarnation en montrant que ce qui se réincarne n'est pas seulement ce principe abstrait, spirituel, auquel les religions et les philosophies spiritualistes donnent le nom d'âme, mais, plus exactement que ce qui apparaît comme homme physique est la manifestation, sur le plan physique, d'un être capable de vivre indépendamment de cela, être ayant ses limitations, ses besoins, à qui il faut un corps pour s'exprimer, un être qui vit et subsiste au delà de la mort dans ce corps qu'on appelle le corps causal.

Pour vous faire comprendre cette notion, il est nécessaire de donner quelques explications complémentaires.

Vous pensez bien que la théosophie ne borne pas sa conception de la vie au temps qui s'écoule entre la naissance et la mort ; elle ne borne non plus l'ensemble de la nature à l'ensemble des objets qui tiennent dans nos perceptions. Elle conçoit ce qu'on appelle quelquefois des plans, c'est-à-dire plusieurs mondes, plusieurs champs ouverts à la conscience, mondes qui ne sont pas distincts, séparés, mais qui s'interpénètrent, entre lesquels s'échangent constamment de la vie.

Pour le point de l'évolution où nous sommes actuellement, il suffit de considérer trois de ces mondes.

C'est, en premier lieu, le monde physique, le monde sur lequel nous sommes conscients à l'état de veille. C'est, en second lieu, le monde qu'on appelle assez improprement (mais le terme est consacré, nous ne pouvons le changer), le monde astral. Ce monde astral nous est donné comme caractérisé par la faculté de percevoir, de sentir et de désirer. Il ne faut d'ailleurs pas croire que ces facultés restreintes représentent à elles seules toutes les possibilités de ce champ de conscience qu'est le plan astral. La vérité, c'est que tout ce qui se manifeste en nous, à l'état de veille de notre constitution actuelle, sous forme de perceptions sensorielles, d'émotions, et de désirs, (lorsque à ces perceptions s'ajoute le rôle de la mémoire qui dépend d'une autre faculté de l'âme), tout cela, ce sont pour ainsi dire, des dépendances du monde astral ; mais il y a encore d'autres formes de vie dans le monde astral.

Enfin, le troisième monde est le monde de la pensée appelé aussi monde mental. Je répéterai ici l'observation que je viens de faire : s'il est vrai que tout ce que l'homme peut concevoir, toutes les formes de pensée, toutes les facultés de l'intelligence, dépendent de ce plan, en sont en quelque sorte des projections sur le plan physique, ce n'est pas seulement à ce rôle que se borne ce champ de conscience, qui est plus large dans ses manifestations que tout

ce que nous pouvons concevoir dans les limites restreintes de notre conscience physique.

Ces préliminaires posés, nous dirons qu'un être quelconque ne vit pas seulement de la vie que nous voyons sur le plan physique; et par être quelconque, j'entends tout ce qui est, tout ce qui a forme dans quelque règne, —humain, animal, végétal ou minéral, — que ce soit.

Au fur et à mesure que son évolution s'avance, qu'il se perfectionne sur le plan physique, sa conscience étend son domaine sur d'autres plans; sa vie totale ne se trouve pas restreinte à la vie physique, mais participe d'une façon à peine sensible, d'abord, puis de plus en plus étendue, à ce que les mondes supérieurs peuvent ajouter de leur vie propre à la vie qui, au début, était uniquement la vie physique.

Dans le règne minéral, on peut concevoir que la vie est tout entière d'ordre physique; le minéral étend ses prolongements vitaux sur les confins du plan physique, c'est-à-dire sur la matière éthérique ; mais je ne crois pas qu'on puisse concevoir que cette vie s'étende au delà.

Si nous prenons le règne végétal, les premiers éléments de sensations qu'une plante peut manifester, les sensations massives de chaud, de froid, de sécheresse sont déjà de l'ordre du plan supérieur, du plan astral ; tout ce qui est sensation appartient aux éléments les plus denses, les plus matériels, de ce plan. Par conséquent, la plante, déjà, commence à vivre un peu de cette vie relativement supérieure.

Chez l'animal qui possède la sensation à un degré très élevé, et qui est susceptible aussi d'émotions proprement dites, la vie astrale, la vie du monde des sensations, est déjà extrêmement intense. Cette vie qui, au début, se réduisait à des perceptions, devient émotions et désirs, lorsqu'elle reçoit un afflux du plan supérieur qui est le plan de l'intellect, le plan mental. Il n'y a pas, en effet, de désir sans mémoire ; c'est le souvenir du passé qui fait le désir, et, inversement, la crainte, soit en général les émotions, et la mémoire est d'ordre absolument mental, intellectuel.

C'est donc à une pénétration du troisième plan supérieur sur le second que nous devons ces phénomènes, les émotions,les désirs ; vous voyez qu'ils se manifestent déjà chez l'animal. Celui-ci ne vit donc pas seulement sur les deux premiers plans : il pousse des tentacules sur le troisième plan.

L'homme passe au troisième plan, et, au delà, il arrive au niveau supérieur qu'on appelle quelquefois le plan causal, intermédiaire entre le plan mental et le plan qui appartient à l'essence divine, le plan bouddhique.

C'est à cette circonstance que l'homme doit de disposer d'un élément permanent de vie : tant que la conscience n'atteint pas, dans son évolution ascendante, le règne humain, elle demeure une manifestation non pas individuelle, mais collective ; elle demeure, elle évolue d'une façon globale. Dans les espèces inférieures elle est essentiellement collective, puis elle se différencie peu à peu, au fur et à mesure que d'une espèce elle passe à des espèces plus hautes, mais elle ne devient pas, dans les règnes inférieurs, un élément distinct se manifestant individuellement. H. P. Blavatsky dit, dans le premier volume de la *Doctrine Secrète :* « L'océan de la matière ne se divise pas en ces gouttes potentielles et constituantes avant que l'onde de l'impulsion vitale n'atteigne le stade évolutif humain. »

C'est seulement lorsque ce stade est atteint qu'à l'évolution collective qui seule régit les règnes inférieurs, se substitue l'évolution sous forme individuelle, évolution dont le substratum permanent en voie de croissance n'est pas l'homme physique, ni l'homme émotionnel, mais l'Ego lui-même, l'être dont la manifestation se produit sur le plan supérieur attenant au plan divin, l'être permanent, qui s'incarne périodiquement dans des corps physiques pour travailler, par l'intermédiaire de ces corps, à acquérir la connaissance du plan physique.

Car c'est par la connaissance, en premier lieu, que la conscience évolue, c'est un point que j'ai omis tout à l'heure et qu'il faut préciser.

Ce qui est le moteur caché derrière la conscience profonde, ce qui détermine son action, son effort incessant vers la connaissance, c'est la notion qu'elle a de l'unité sous-jacente à toutes choses, de sa parenté, je dirai plus, de son identité essentielle avec tout ce qui l'entoure ; c'est cette notion qui la pousse à connaître et à aimer.

Mais à ce point de vue, amour et connaissance sont un, car si l'amour est la réalisation complète de l'harmonie entre deux êtres, la connaissance est une réalisation partielle de cette harmonie. Le lien qui relie le connaisseur à l'objet de sa connaissance est un lien harmonique qui le fait participer à la nature de ce qu'il connaît.

Si vous étudiez l'évolution de la connaissance humaine, vous la verrez puissamment et constamment guidée par ce sentiment intérieur qui, je ne saurais trop le répéter, l'amène à la notion de l'unité.

Dans nos pauvres sciences parfois si décriées dans nos sciences physiques, qu'on traite de si ingrates, de si matérielles, ce sentiment éclate ; il régit, sans en excepter un seul, les progrès de cette science. C'est par ce sentiment de l'unité que le savant s'efforce de faire tenir dans une seule et même modalité tous les phénomènes du monde physique, que les biologistes ont été conduits à la thèse de l'évolution biologique ; c'est ce sentiment qui tend, d'accord avec la nature essentielle des choses, à substituer à l'hétérogénéité apparente du monde l'homogénéité profonde que l'esprit perçoit derrière la diversité des formes.

La vie tout entière tend à cela : mettre ce qui est vraiment l'homme, l'homme qui vit et demeure à travers ces transformations sans nombre, ces vies et ces morts incessantes, à même de retrouver dans tout ce qui l'entoure l'identité profonde de nature qui existe.

Le jour où cette tâche sera achevée, où cette connaissance sera atteinte, le but de son évolution personnelle sera réalisé ; alors sera réalisé, en même temps que la connaissance parfaite, l'amour absolu intégral, qui repose

sur la réalisation de l'harmonie parfaite, de l'identité absolue de nature qui sera reconnue entre toutes les choses et les êtres.

Et pour atteindre ce but, les trois manifestations physique, émotionnelle, intellectuelle de l'homme, ne servent que d'instruments. La vie n'est pas faite pour avoir du plaisir, pour être heureux, au sens ordinaire du mot, bien qu'on l'ait dit ; elle est faite pour nous instruire par l'expérience que les événements de chaque jour mettent à notre disposition. C'est pour participer à cette connaissance que l'Ego supérieur revêt une forme à travers laquelle il ne peut se manifester que très partiellement. Je dis partiellement, mais s'il demeurait dans sa sphère relativement supérieure, s'il renonçait à assumer les responsabilités, les douleurs sans nombre de cette tâche ingrate de vivre de la vie physique, il renoncerait à réaliser dans sa plénitude l'harmonie qui est le but même de son être.

Cet Ego qui est l'homme lui-même, quels sont donc ses rapports avec l'homme manifesté ? Est-ce un être entièrement distinct de l'homme physique ? peut-on le considérer par exemple, comme l'ange gardien des religions ?

Ce n'est pas cela. Tandis que l'homme physique n'a que la conscience que peut manifester son cerveau, l'Ego a la somme des consciences que toutes les incarnations précédentes lui ont permis d'acquérir. Voilà en quoi il est supérieur.

Il n'a pas toujours possédé cette conscience : au début, quand cet Ego s'est formé, il n'était qu'un petit enfant, avec un embryon de conscience ; pour développer cette conscience, il a fallu qu'il vive les vies innombrables qui se sont déroulées pour lui sur le plan physique ; chaque vie physique a apporté à cet embryon de conscience des éléments de croissance.

Après la vie, pendant la période qui sépare deux incarnations, on dit que toutes les expériences reçues dans la vie, tout ce qui est susceptible de nourrir cette conscience, est en quelque sorte assimilé par elle et vient grossir ses

possibilités, son être. Mais, ne l'oublions pas, ce que cet être manifeste dans chaque incarnation, — les matérialistes ici sont dans le vrai, — ce que l'homme peut manifester, c'est uniquement ce que sa constitution animale lui permet de manifester.

Les matérialistes font en effet, au spiritualisme, cette critique : Vous nous parlez de facultés de l'âme ; nous ne connaissons que des facultés matérielles. La preuve, c'est qu'il suffit de provoquer une lésion dans telle ou telle région cérébrale pour qu'une faculté correspondante disparaisse ou soit entravée.

Oui, répondrons-nous, mais cela ne prouve pas que cette faculté soit engendrée par l'organe ; cela prouve, — et c'est tout différent, — que cet organe sert d'intermédiaire permettant à cette faculté de revêtir la forme limitée qui lui est adéquate, en tant que manifestation sur le plan de la conscience physique. C'est comme si vous disiez à un violoniste qu'il s'imagine à tort produire des sons harmonieux ; que ces sons sont dus au violon lui-même, à telles enseignes que, si l'on enlève les cordes il ne pourra plus émettre de sons. Il n'en est pas moins vrai que c'est le violoniste qui fait rendre ces sons à son violon.

De même, c'est l'être vivant, derrière la forme physique, qui provoque toutes les manifestations que l'on appelle les manifestations intelligentes ou spirituelles. Mais encore faut-il, pour qu'il se puisse manifester, que son corps physique lui en fournisse les moyens.

Je n'insiste pas ; je tenais simplement à mettre à sa place exacte cette notion essentielle par laquelle l'enseignement théosophique diffère profondément des formes religieuses et spiritualistes.

Pour les religions, en général, il y a deux principes irréductibles, distincts : le principe matériel, le corps et le principe de l'âme et quand on parle de réincarnation, il s'agit d'un principe spirituel qui descend alternativement dans un corps.

Pour la théosophie, ce qui subsiste derrière la réincar-

nation, c'est un être positivement, un être avec toutes les limitations adéquates à une forme, qui vit de sa vie propre, qui grandit, qui progresse, ce qui prouve qu'il n'est pas parfait, qu'il n'est pas indéfini dans ses possibilités, un être qui, pour agir dans le monde physique, revêt une enveloppe comme le scaphandrier revêt un scaphandre pour descendre dans l'eau. L'être conscient revêt ce scaphandre qu'est le corps physique pour venir prendre sur le plan physique les éléments nécessaires à son évolution, c'est-à-dire à la réalisation par lui de la connaissance qui lui permettra de reconnaître qu'il est un avec tous les êtres.

Vous voyez donc que lorsque je disais que si nous cherchons la fraternité, des moyens ont été mis à notre disposition pour nous permettre, dans la mesure de nos forces, d'atteindre ce but, j'avais raison : notre philosophie peut bien être à juste titre considérée comme un de ces moyens.

Dès lors, au point de vue des conséquences pratiques il est un fait, c'est que l'enseignement théosophique nous place vis-à-vis de l'évolution dans une situation tout autre que ne le fait la science ordinaire.

Un fait frappant, c'est que les sciences naturelles, aujourd'hui, admettent sans le moindre doute l'évolution, mais, toujours, partant de l'état actuel, elles ont remonté dans le passé pour voir l'évolution accomplie ; jamais, semble-t-il, elles n'ont songé à se demander si, de ce même point de départ qui a permis de remonter le passé, on ne pourrait tirer quelque induction pour l'avenir.

Cela, la théosophie le fait, parce qu'il y a des êtres dans le monde, qui dépassent de beaucoup les autres ; ces êtres, ayant dépassé le niveau de l'évolution, ont pu, partant de leur propre niveau faire ce que les savants font en partant des niveaux inférieurs.

C'est là ce qui a permis de dire que l'évolution pouvait être provoquée, activée, qu'il y avait, dans les êtres des organes en formation, comme il y a des organes atrophiés, et que ces organes en formation pouvaient être dévelop-

pés par un entraînement rationnel, de la même façon que peut être développée telle ou telle faculté, intellectuelle, artistique, ou même mécanique.

Voilà donc un des points essentiels par lesquels la théosophie sort du domaine général métaphysique, et entre dans le domaine parfaitement net de la pratique.

La science voit, dans les organes auxquels elle ne peut attribuer un rôle précis, des organes atrophiés : elle serait bien embarrassée de dire pourquoi, c'est une sorte de parti pris illogique, un parti pris inavoué, parce que personne ne voudrait avouer une chose aussi illogique que celle-ci : admettre l'évolution dans le passé, et déclarer que maintenant elle est arrêtée. Non. Les savants sont trop pénétrés de la loi de continuité pour proférer une pareille énormité ; mais en fait, ils agissent comme s'ils avaient cette conviction.

Eh bien ! non. L'homme a évolué, il a eu dans le passé des organes qui se développaient et qui ne manifestaient pas encore leur pouvoir ; il a actuellement des organes, des facultés plus ou moins élevées parmi lesquelles certaines sont près d'éclore, auxquelles il suffisait de donner le coup de pouce pour qu'elles se manifestent. C'est un fait logique, rationnel : il n'est pas admissible que ce qui s'est produit dans le passé ne se reproduise pas dans l'avenir.

Tel est donc un des côtés pratiques de la théosophie : il en est d'autres que j'ai traités plus longuement l'an dernier.

Le fait de considérer que l'homme ne vit pas seulement de sa vie apparente, que le but de son existence n'est pas les satisfactions qu'elle met à notre portée, modifie profondément la conception de la vie humaine.

J'ai cherché à en donner un aperçu ; j'ai dit que la notion primordiale fait que cette vie est, — les poètes l'ont dit, — un apprentissage ; il en résulte que tout, dans la vie, doit être considéré, non au point de vue du bonheur ou de la peine qui nous est procuré, comme on le fait

trop souvent, mais simplement comme des moyens de connaissance que la vie met à notre disposition. De même, les hommes ne doivent pas être considérés pour l'agrément plus ou moins grand que nos relations avec eux nous procurent, mais pour la connaissance qu'ils nous permettent d'acquérir.

Un de nos livres les plus profonds, les plus ésotériques, *La Lumière sur le Sentier*, dit : « Aucun homme n'est ton ami, ni aucun ton ennemi ; tous sont également tes instructeurs. »

Enfin, tout ceci conduit aussi à cette conception que l'homme lui-même n'est pas, dans sa nature fondamentale, ce qui souffre, ce qui se réjouit, ce qui a du plaisir ou de la peine, mais qu'il est essentiellement, uniquement, ce qui apprend : ce qui apprend en vue de savoir que tout ce qui est, est un avec lui, réalisant ainsi, en fait et non en théorie, le grand idéal, l'idéal premier de la Société Théosophique, la fraternité intégrale des êtres.

ÉTUDE SUR LE BOUDDHISME

PAR Mme FIAMETTA NABONNAND.

L'Occident considère le Bouddhisme comme une philosophie athéiste, basée sur la doctrine du néant. Cette opinion erronée provient de l'ignorance que l'on a de la signification du mot Nirvana. Mais tout d'abord, on doit se rendre compte des solides bases sur lesquelles s'appuie le Bouddhisme. Cette philosophie reconnaît : 1° que la souffrance est d'une façon tout à fait évidente, l'apanage de l'humanité ; 2° que la cause de cette souffrance réside dans le désir toujours vivace, jamais assouvi ; 3° que le seul remède est l'extinction de ce désir; 4° cette extinction peut s'obtenir grâce à la méthode expérimentale préconisée par le Bouddhisme.

Voilà dans toute sa simplicité l'essence même des doctrines bouddhiques, résumée dans ces quatre nobles vérités.

Le Nirvana qui fait tant errer la pensée occidentale est présenté par le Bouddhisme comme le but à atteindre par tout homme qui veut se libérer de la servitude des réincarnations.

Nirvana indique une condition, un état qui dépasse absolument la capacité compréhensive de la neutralité actuelle. C'est l'équilibre parfait, le calme, la paix que ne peuvent plus troubler ni l'illusion, ni le désir. En un mot, c'est la plénitude de l'Être ; la béatitude infinie qui en découle surpasse tellement toutes les conceptions de la conscience normale, qu'elle lui apparaît comme l'antithèse de la vie.

Pour l'homme actuel, ce mot « Nirvana » est synonyme de mort, d'annihilation de l'être, tandis qu'il en est la complète expansion. Le Bouddhisme est accusé d'athéisme. Sur quoi repose cette accusation ? Sur ce fait qu'à l'encontre des autres religions, il n'enseigne pas une intervention divine, dirigeant arbitrairement l'homme. Le Bouddhisme se présente plutôt comme une philosophie morale, apprenant à éviter la souffrance et à se procurer dès ici-bas, la plus grande somme de bonheur possible. Et ce qui lui donne cet aspect rationnel qui semble en exclure tout mysticisme, c'est qu'il affirme que tout homme possède en lui le pouvoir invincible de se libérer des renaissances, par ses seuls efforts, sa seule volonté. Le Bouddha ne conseille pas l'invocation aux entités surnaturelles pour demander appui, puisqu'il pose en principe que seule la volonté amène la libération, car ce pouvoir est, dans l'homme, la Vie Divine même émanée de la conscience absolue. Et aussi dans sa conception du Cosmos, le Bouddhisme ne distingue pas un Dieu personnel en dehors de son Univers qu'Il dirige. Il conçoit la matière universelle, infinie et impérissable dans son essence : Essence primordiale, émanation de l'Inconnaissable qui se manifeste comme Force ou Loi éternelle, inéluctable, régissant l'Univers entier. Cette loi que le Bouddha appelle Dharma, qui ne peut ni changer, ni périr étant l'immuable, est équivalente au Purusha ou Esprit Suprême au Paramatman ou Ame Universelle des Védantins et des Théosophes. Ainsi sous la différence des mots, gît un fond identique autant que la pensée humaine puisse se créer un concept dans le domaine transcendant de l'abstraction. Il est à remarquer que le Bouddha n'apportait pas une religion nouvelle, qu'Il n'était pas un novateur, soulevant d'interminables querelles religieuses. Il enseignait les dogmes du Brahmanisme et appuyait ses assertions sur les Écritures Sacrées. Il fut plutôt un réformateur voulant revivifier la religion déjà existante. Il parlait surtout pour éclairer la masse croupissant dans

l'erreur, génératrice de souffrances, mais il est avéré qu'Il continuait l'enseignement secret et antique avec ceux de ses disciples qui poursuivaient le but de l'Initiation.

Ce qui contribue encore à faire accuser le Bouddhisme d'être une théorie du néant, c'est qu'il nie la survivance de l'homme en tant qu'entité individuelle. Et ici gît une légère différence de doctrine entre le Bouddhisme et la Théosophie. Différence si subtile qu'elle égare le mental qui ne la saisit pas. La Théosophie enseigne que le véritable individu est un principe permanent qui se réincarne et enregistre les expériences faites par ses successives et nombreuses personnalités, expériences dont il transmet le substratum au soi supérieur : à l'homme céleste. Ce principe réincarnateur, c'est l'Ego ou âme humaine qui, simple germe de conscience à l'origine, atteint en évoluant, son complet développement. Arrivé à ce point terminus, sa tâche est terminée et il se fond, il se résorbe dans le Soi divin ou Monade.

Le Bouddhisme ne reconnaît pas la permanence de l'Ego disant que tout principe composé est susceptible de variabilité et par conséquent ne peut durer. Ainsi notre mentalité, notre nature spirituelle croissant sans cesse par les progrès qu'amènent les expériences successives, sont soumises au changement, à la transformation, et ne peuvent, par conséquent, participer à ce qui est éternel. Le Bouddhisme affirmant l'existence de la loi de causalité ou Karma, corollaire de la Réincarnation, qui est-ce qui, selon lui, se réincarne ? Examinons tout d'abord le concept que nous offre le Bouddhisme. Pour lui, la Vie divine, c'est-à-dire l'essence primordiale émanée de l'Absolu, entre en manifestation en s'enveloppant de la matière de tous les plans, matière qu'elle façonne et dote de certains attributs qui la différencient pendant tout le cycle manvantarique.

Ces attributs ou énergies sont les trois Gunas : Rajas : activité, Tamas : inertie, Sattwa : Rythme. Chaque état de matière comporte donc une caractéristique donnée par une

dominante des trois énergies inhérentes à la nature même.

La Vie divine immanente dans chaque parcelle atomique de l'univers tend à se libérer du jeu de ces Gunas et elle y parvient en laissant ces énergies s'épuiser d'elles-mêmes. A l'origine de tout, elles forment des centres de forces latentes qui entrent en activité en évoluant graduellement des plans inférieurs aux plans supérieurs. Le Bouddhisme les présente comme des agrégations de pouvoirs générant des causes efficientes et produisant ainsi la loi de Causalité ou Karma. Ce seraient donc, d'après la sagesse bud-dhique, ces agrégations de pouvoirs qui se réincarnent en devenant les foyers de cette force intense, irrésistible que l'on appelle Tanha et qui se traduit par « désir de vivre ». Désir qui crée la chaîne des renaissances, parce qu'il est inassouvi pendant des périodes incalculables de temps, mais qui finit pourtant par s'épuiser, en s'objectivant progressivement vers des états de matière toujours plus subtile. Quand ce désir cesse de vibrer, la Vie divine libérée de ses entraves, retourne à son centre d'émanation et entre en Nirvana ou béatitude infinie.

Voilà donc où diffèrent les deux théories ; la Théosophie parle d'un Ego réincarnateur et enregistreur. Le Bouddhisme présente chaque nouvelle individualité comme la résultante d'une agrégation antérieure de pouvoirs et ces résultantes successives suivent une ligne déterminée par les causes qui les ont produites. La nature offre l'analogie de ce processus. Chaque nouvelle plante provient de l'essence d'un germe antérieur et produira elle-même un germe ultérieur. Au fond sous la différence des mots, nous devinons le même sens : la Vie une qui se perpétue en se transformant.

De cette doctrine découle logiquement que le désir est le facteur de la réincarnation et la cause de la souffrance humaine.

L'infinie compassion qu'éveilla dans le cœur miséricordieux du Bouddha la vue de toutes ces misères qui accablent l'humanité, lui donna la volonté inébranlable de trou-

ver le remède à toute cette douleur. L'amour, la pitié l'arrachèrent aux délices de ce bonheur qu'Il ne voulait plus puisqu'il n'était pas l'apanage de tous. Étant un véritable sauveur, Il se dévoua au salut de ses frères et, dès l'origine, son œuvre eut une sublime originalité en ce qu'Il ne s'attarda pas dans les hautes spéculations métaphysiques souvent stériles. Son enseignement ne part pas d'un point abstrait accessible aux seules intelligences cultivées et développées, mais Il aborde de suite le problème troublant.

L'homme souffre, il faut le guérir en découvrant la source de ce mal. Et dans l'illumination jaillie de la conscience suprême qui l'éclaire, le Bouddha voit que le désir toujours vivace, toujours renaissant est l'artisan de la douleur, le générateur des causes dont les effets soumettent la créature à la Loi de Karma ou Justice immanente. Ces prémisses posées, la conclusion se présente spontanément à la pensée: l'extinction du désir sera le remède cherché et le seul moyen d'atteindre la libération. Chaque homme possède en lui le pouvoir de se libérer; l'aide et le secours sont donnés à ceux qui les demandent, mais aucune intervention extérieure ne peut dispenser l'individu de l'effort personnel, le seul efficace.

Par cette doctrine le Bouddha remet en pleine lumière la grandeur initiale de l'homme, car il faut être grand pour maîtriser le mental et se délivrer de l'esclavage des sens.

La poursuite de ce but paraît chose impossible et chimérique à l'esprit occidental qui ne conçoit la vie que comme une suite ininterrompue de désirs, stimulants nécessaires de cette activité fébrile caractéristique de l'Occident. Une existence sans désirs est, pour l'homme de notre civilisation, équivalente à la mort, à l'anéantissement de l'être. Pourtant le Bouddhisme dit formellement que le Nirvana n'atteint que par la cessation du désir le désir étant le conservateur de l'énergie inhérente à la matière changeante et illusoire. L'immuable seul est.

Pour réussir à réprimer le désir, le Bouddha n'admet pas

les méthodes extrêmes. Il condame aussi bien l'ascétisme rigoureux que l'entière satisfaction des sens. Un juste milieu, la modération sont les méthodes qui conduisent à l'équilibre. Le travail doit être tout intérieur et accompli par la volonté qui, seule, peut dominer le tumulte de l'imagination et des sens. Cette éviction du désir étant le point capital de la philosophie bouddhique, il est nécessaire de bien approfondir la question. Le désir ne doit pas être subjugué par la violence ou l'austérité implacable, le succès ne couronne pas ces moyens, car le désir qui semble éteint gît latent dans l'homme et se réveille à la moindre tentation. Non, le désir doit s'émousser de lui-même, périr d'inanition. Quand les objets ou les impressions qui l'excitaient n'inspirent plus que dégoût ou indifférence, le travail s'est fait tout naturellement. Mais alors, il semble que la vieillesse ou une continuelle adversité peuvent seules amener à ce résultat. Que doit-on faire pour l'atteindre plus rapidement ? Le Bouddha repond à cette question en fournissant la pratique assidue de la méditation. La méditation amène infailliblement la Sagesse, c'est-à-dire la perception de la Vérité. Par elle l'homme sentira le vide, l'illusion de toutes ces sensations éphémères qui constituent les joies terrestres et pour l'abstention desquelles l'homme lutte désespérément. La Sagesse lui donnera la vision lumineuse de la vraie vie idéale et éternelle, véritable expansion de la Conscience.

Certes l'extension du Désir n'est pas encore œuvre bonne pour tous, car les âmes jeunes en évolution ne progressent justement que par les impacts produits, par le jeu des énergies ou Gounas. Cette considération très importante amène cette pensée : que la stricte pratique du Bouddhisme ne peut être accueillie que par une minorité. Ce point de vue lie très étroitement le Christianisme au Bouddhisme. Tous les deux présentent un idéal de détachement si parfait qu'il ne peut être poursuivi par la masse. Il est certain que des êtres dont toutes les pensées, les aspirations, les énergies sont concentrées sur l'Au-delà,

sur la vie divine, ne cherchant qu'à se dépouiller du vieil homme, ne peuvent plus participer aux luttes effrénées de l'existence matérielle et égoïste. Ils n'ont plus pour cette vie terrestre, qu'ils considèrent comme illusion et poussière, qu'un regard d'indifférence. Cette impossibilité pour la masse de réaliser cet idéal de renoncement a produit ceci : c'est que ne pouvant se hausser à ce niveau sublime, l'humanité l'a abaissé pour l'adopter à ses besoins actuels et l'a ainsi déformé, travesti, avili. On a remplacé l'œuvre de la sanctification de la purification par des rites, des cérémonies et voilà pourquoi l'on proclame la faillite des religions ! Mais la malice des hommes ne prévaudra pas contre la divine impulsion initiale donnée par les saints fondateurs du Bouddhisme et du Christianisme. Bien qu'entravée dans sa route par l'ignorance de l'homme, elle se répand sur le monde comme une onde impétueuse apportant avec la justice, l'amour où s'immergera bientôt le cœur humain !

BIBLIOGRAPHIE

Lotus Péralté. — La Caverne d'Altamira (Prix : 0,60).

Étude sur les dessins magdaléniens. « Quand on songe, écrit l'auteur, à la masse de notions intellectuelles qu'un individu doit avoir acquis, héréditairement et personnellement, pour bâtir, d'une façon convenable, d'après nature, une simple forme humaine ou animale, on sent que le fait artistique magdalénien est un lourd problème qui ne pourra être résolu de sitôt. »

Et cependant, Mme Lotus Péralté se joue parfaitement de la difficulté : elle explique de façon précise et scientifique, comment ces troglodytes du quaternaire ont pu manifester des aptitudes artistiques aussi frappantes.

Mme Péralté sait remplacer les points d'interrogation que la science se pose, par des affirmations indéniables. Nous ne sommes pas d'ailleurs le premier à l'en féliciter.

La Revue Théosophique française. — Numéros de mars, avril et mai 1909. — La Théosophie et la S. T., par A. Besant. Publication d'un ouvrage extrêmement intéressant : *Les Esprits de la Nature*, par C.-W. Leadbeater. — L'Avenir de la S. T., par Annie Besant. — Le Dr Th. Pascal, par D.-A. Courmes. — Les Mystères de la gravitation, par Sutcliffe.

Continuation de la *Doctrine Secrète*, de H.-P. Blawatsky.

Importante traduction de la *Bhagavad-Gita*.

G. R.

Le Directeur-Gérant, GASTON REVEL.

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.